

Cahier du retex



L'ENFER DE GROZNY (1994-2000)



CDEF Centre de Doctrine
d'Emploi des Forces
DREX Division Recherche
et Retour d'Expérience



MINISTÈRE
DE LA DÉFENSE

Armée
de Terre

Les cahiers du retex sont accessibles sur le site intranet du CDEF dans
la rubrique «retex»

www.cdef.terre.defense.gouv.fr

L'ENFER DE GROZNY (1994-2000)





MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



PARIS, LE 5 DÉCEMBRE 2006
N° 500 494/DEF/CDEF/DREX/B.ENS

CENTRE DE DOCTRINE D'EMPLOI DES FORCES

DIVISION RECHERCHE ET
RETOUR D'EXPERIENCE

Après les retours d'expérience de la Coalition en Irak et ceux, encore plus récents, de l'armée israélienne au Liban, il peut paraître quelque peu surprenant de revenir sur les combats dans Grozny, notamment ceux de la première bataille de 1994 - 1995.

Pourtant, les succès alliés à Falloujah tiennent pour beaucoup à l'analyse qui avait été faite en son temps de la guerre en Tchétchénie. C'est pourquoi, il convenait de revenir sur ces combats pour éclairer et mettre en perspective les enseignements tirés de l'opération Iraqi Freedom, en particulier ceux qui ont été mis en évidence dans le cahier du RETEX "Les Fantômes furieux de Falloudja" publié par le CDEF au mois d'avril dernier.

En effet, pour la première fois en 1994, une armée conventionnelle, qui bénéficiait d'un rapport de force a priori écrasant et qui plus est, ne s'embarrassait pas des «dommages collatéraux», a été mise en échec en zone urbaine par un adversaire asymétrique en comparaison très faiblement armé. Comme l'avait prédit le général Krulak du *Marines Corps* américain, le conflit tchétchène apparaît donc bien comme une matrice des engagements contemporains, dans lesquels la ville constitue pour l'ennemi irrégulier le milieu le plus favorable pour résister aux armées modernes. Les récents déboires de *Tsahal* lors des attaques des fiefs du *Hezbollah* au Sud Liban l'ont rappelé.

En revenant sur les combats de Grozny, ce cahier du RETEX a pour objet d'alimenter, par cet exemple «en creux», la réflexion actuelle sur le combat urbain, dont l'actualité est cruciale pour nos forces, alors même que l'armée française se redéploie au Liban.





SOMMAIRE

SYNTHÈSE	7
-----------------------	----------

AVERTISSEMENT	11
----------------------------	-----------

BILAN DES ENSEIGNEMENTS	15
--------------------------------------	-----------

1. DOCTRINE D'EMPLOI DES FORCES	17
2. MATÉRIELS ET ÉQUIPEMENTS	25
3. FORMATION ET PRÉPARATION À L'ENGAGEMENT	26

REPÈRES CHRONOLOGIQUES	29
-------------------------------------	-----------

INTRODUCTION	33
---------------------------	-----------

PRÉSENTATION DE L'OPÉRATION DE 1994-1995	37
---	-----------

1. CONTEXTE GÉNÉRAL	39
2. LE PLAN DE CONQUÊTE RUSSE	40
3. LA CONFRONTATION	41

CHAPITRE 1 : ENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX	43
--	-----------

1. LES RAISONS DU DÉSASTRE	45
2. UNE RÉALITÉ PARTICULIÈREMENT DIFFICILE À AFFRONTER	52
3. LE MÉPRIS DE LA POPULATION	53
4. LE DÉFI DES RÈGLES D'ENGAGEMENT	55

CHAPITRE 2 : ÉTUDE PAR FONCTIONS OPÉRATIONNELLES 57

1. COMMANDEMENT 59
2. TÉLÉMATIQUE 59
3. RENSEIGNEMENT 61
4. LOGISTIQUE 63
5. CONTACT 67
6. COMBAT INDIRECT 73
7. COMMUNICATION OPÉRATIONNELLE 74

ANNEXES 77

ANNEXE 1 : CARTES 79
ANNEXE 2 : BILAN SANTE 81
ANNEXE 3 : SOURCES 82

SYNTHÈSE



Les Russes ont mené dans Grozny une véritable guerre, intense et meurtrière, qui préfigura les combats modernes en zone urbaine. Certes, après de sérieuses déconvenues, ils ont atteint leurs objectifs militaires. Mais peut-on réellement parler de victoire ? De nombreuses erreurs d'appréciation ont provoqué des pertes importantes, tant civiles que militaires. Même si les Russes ont dans les conflits passés toujours admis le prix du sang, cette victoire paraît bien amère.

C'est pourquoi, le conflit en Tchétchénie apparaît comme le prototype de la guerre de type asymétrique moderne : il a servi, et sert encore, de référence aux factions armées insurrectionnelles à travers le monde.

Engagées massivement, les forces armées russes devaient rapidement imposer la volonté politique de l'État fédéral. Or la résistance imprévue en zone urbaine d'un ennemi fanatisé a dramatiquement remis en cause les prétentions russes : le « borbier tchétchène » a révélé au monde dès 1995 la gravité de cette crise « réservée ». De même, la première bataille de Grozny en 1994-1995, mais aussi, dans une moindre mesure, celle de 1999-2000 ont montré l'état de délabrement dans lequel se trouvait l'armée russe après l'effondrement de l'URSS : une armée totalement démotivée, qui ne s'entraîne pas, dotée d'un budget insuffisant et dont les matériels sont défectueux.

Néanmoins, pour nuancer ce constat sombre, il convient de souligner la capacité de l'armée russe à s'adapter « au feu » en modifiant rapidement certains de ses modes d'actions afin d'affronter son adversaire en zone urbaine. Malheureusement une partie des enseignements tirés du premier engagement de Grozny ont-ils été oubliés et encore bien des erreurs ont été reproduites en 1999-2000, même si les conditions d'engagement ont été globalement plus favorables.

Les erreurs fondamentales répertoriées des forces russes sont les suivantes :

- une volonté politique aveugle qui souhaite emporter immédiatement la décision, au détriment d'une planification opérationnelle rigoureuse.
- une armée déliquescence qui surestime ses propres forces et sous-estime la qualité de l'adversaire sur lequel elle manque de renseignements (notamment sur son dispositif, son moral et sa combativité).
- un entraînement pratiquement inexistant dans le domaine du combat urbain, alors que pendant la Seconde Guerre Mondiale, l'expertise acquise par l'Armée Rouge était certainement la meilleure au monde.
- des problèmes d'organisation du commandement, de coordination entre les unités et de coopération interarmées.
- une mauvaise utilisation tactique du couple char-infanterie et un manque de troupes de génie de combat.
- une communication opérationnelle maladroite.

Face à un ennemi soutenu par la population, déterminé, et organisé pour se mouvoir rapidement en zone urbaine en menant des actions de harcèlement et des embuscades antichar meurtrières, l'échec est inévitable.

Pourtant à l'époque le ministre russe de la défense, le général Gratchev, avait affirmé à maintes reprises « *qu'un bataillon de parachutiste serait suffisant pour régler la question* ». (réf. 217)

AVERTISSEMENT



Les Américains ont étudié avec soin l'engagement russe en Tchétchénie. L'étude de la bataille de Falloujah en Irak¹ montre en particulier qu'ils ont su tirer les enseignements des combats de Grozny pour adopter des modes d'action très différents. C'est pourquoi, il convenait de revenir sur ces combats qui peuvent constituer un excellent contre-exemple d'un engagement d'une armée classique dans un milieu urbain contrôlé par des combattants irréguliers déterminés.

De façon générale, pour la force armée d'un Etat, il est préférable d'apprendre de l'expérience des autres que de répéter leurs erreurs. L'étude des conflits des autres armées est donc important, même s'il convient de conserver à l'esprit ses spécificités propres, notamment sur les plans organisationnel et culturel.

C'est pourquoi, tirer des enseignements d'une opération étrangère est toujours un exercice délicat puisqu'il s'agit non seulement de s'extraire du caractère particulier de l'opération elle-même, mais aussi de prendre du recul vis-à-vis d'une armée aux structures, aux méthodes et aux moyens très différents de la nôtre. Dans le cas des batailles de Grozny, la difficulté est également méthodologique dans la mesure où, par la force des choses, les seules sources disponibles sont ouvertes. Contrairement à l'étude d'une opération française, ce cahier du RETEX ne s'est donc pas construit sur la base de rapports officiels de fin de mission structurés et exhaustifs, mais sur une collection de faits et d'idées issus de sources multiples, plus ou moins fiables, mais dont l'abondance permet de tracer un tableau assez réaliste de ce désastre.

Toute réaction à ce cahier du RETEX est la bienvenue, qu'il s'agisse :

- *de faits complémentaires venant corroborer ou, au contraire nuancer, un enseignement identifié ;*
- *de propositions apportant des éléments de réponse concrets aux problèmes évoqués ;*
- *de remarques ou de réflexions susceptibles d'intéresser les formations de l'armée de terre (éclairage, précision, etc.) ;*
- *ou plus simplement, de questions liées aux enseignements et aux propositions présentés dans le document.*

Les sujets abordés peuvent concerner la doctrine, la formation, l'entraînement ou les équipements. Cependant, ces thèmes doivent être si possible illustrés par des expériences concrètes et / ou des informations vérifiées.

Pour ceux qui ne disposent pas des droits d'accès au « Forum du RETEX » sur la base de données RETEX (GED RETEX) du CDEF, les réactions peuvent être transmises aux points de contact suivants :

- LCL ZBIENEN (chef du Bureau Enseignements du CDEF/DREX) :
randal.zbienen@cdef.terre.defense.gouv.fr
- LCL MICHON (chef du Bureau Exploitation du CDEF/DREX) :
laurent.michon@cdef.terre.defense.gouv.fr

¹ Cf. Le cahier du RETEX du CDEF / DREX du 11 avril 2005 : *Les Fantômes furieux de Falloujah : Opération Al-Fajr / Phantom Fury* (juillet – novembre 2004).

BILAN DES ENSEIGNEMENTS



■ ■ ■ DOCTRINE D'EMPLOI DES FORCES

Sont regroupés ici, en les numérotant, mais sans en modifier la lettre, l'ensemble des enseignements concernant les concepts et la doctrine d'emploi.

ENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Enseignement 1.1 (PAGE 46)

La mobilité de l'adversaire irrégulier, ainsi que la rapidité de ses actions, paraissent être les garanties de sa survie et de son efficacité face à la puissance de feu d'une armée moderne. Cette dernière pourrait notamment contrer cette fugacité en réduisant la boucle « acquisition d'objectif - tir d'appui », grâce aux systèmes de communication numérisés, mais aussi en développant l'initiative des chefs des unités au contact qui disposeraient d'une plus large délégation de l'échelon supérieur.

Enseignement 1.2 (PAGE 48)

L'histoire montre que la réalisation d'un rapport de force très favorable et la constitution de détachement interarmes aux structures souples semblent être des préalables indispensables à tout engagement en zone urbaine.

Enseignement 1.3 (PAGE 49)

La zone urbaine est le terrain idéal pour limiter la puissance du fort. Une armée moderne devrait se préparer à manœuvrer sur ce terrain, en se dotant des équipements adaptés et d'infrastructures permettant de s'entraîner de la manière la plus réaliste.

Enseignement 1.4 (PAGE 50)

En zone urbaine, une supériorité numérique et matérielle écrasante ne suffit pas à compenser les faiblesses structurelles et morales d'une armée : un adversaire irrégulier mais déterminé peut mettre en échec des forces bien plus imposantes, car le facteur moral apparaît déterminant. Ainsi, le milieu urbain nivelle le rapport de force théorique et révèle la véritable capacité opérationnelle d'une force.

Enseignement 1.5 (PAGE 50)

Malgré les progrès des systèmes de renseignement et d'information, il subsiste toujours un risque - souvent par aveuglement culturel ou idéologique - que la situation, en particulier l'état d'esprit de la population, soit mal appréhendée et que l'adversaire soit sous-estimé.

Enseignement 1.6 (PAGE 50)

Il apparaît souhaitable que tous les soldats engagés dans une opération contre-insurrectionnelle soient intimement convaincus du bien-fondé de leur mission. Cette légitimité, alliée à la qualité de l'entraînement et des matériels, contribue au renforcement du moral d'une force, et donc à son efficacité.

Enseignement 1.7 (PAGE 51)

Des savoir-faire purement militaires, notamment dans la gestion des feux, ne peuvent pas être improvisés par des forces de sécurité intérieure.

Enseignement 1.8 (PAGE 52)

La brutalité des actions de combat en zone urbaine, surtout face à un adversaire irrégulier qui ne respecte pas le droit des conflits armés, nécessite une rotation rapide des unités et donc des effectifs importants.

Enseignement 1.9 (PAGE 54)

A moins qu'une solution alternative pour le logement et l'approvisionnement en nourriture ne leur soit proposée - ce qui implique qu'elle soit planifiée -, la plupart des civils restent dans la ville malgré les combats. Dans tous les cas, dans ce type de conflit, il apparaît nécessaire de pouvoir trier et identifier les combattants des non-combattants.

Enseignement 1.10 (PAGE 55)

Lors de combats qui durent face à un adversaire irrégulier, on observe souvent un relâchement dans l'application des règles d'engagement, ce qui entraîne directement une augmentation des dommages collatéraux. Souvent, l'ennemi asymétrique cherche à provoquer ces dérives dans les forces régulières, car il veut susciter l'indignation de la population. C'est pourquoi, ces règles devraient être claires, simples, comprises et assimilées par tous, sans pour autant brider l'initiative.

COMMANDEMENT

Enseignement 1.11 (PAGE 51)

L'unicité du commandement dans la conduite des opérations, ainsi que la coordination interarmes, interarmées et interministérielles, sont toujours indispensables dans une guerre contre-insurrectionnelle.

Enseignement 1.12 (PAGE 51)

Dans le cadre d'un conflit contre-insurrectionnel, l'implication du pouvoir reste nécessaire pour garantir la continuité du processus politique de résolution de la crise, d'autant que ce type de conflit est, par nature, très évolutif. Si la planification militaire doit, bien évidemment, toujours contribuer à l'atteinte des buts politiques de l'opération, elle devrait également permettre de prendre en compte sur court préavis la reprise des négociations. Néanmoins, une définition claire des objectifs stratégiques, assortie d'hypothèses d'évolution politique (« contingency plan »), devrait idéalement toujours précéder cette planification opérationnelle, afin que le politique s'immisce moins directement dans la conduite des opérations.

Enseignement 1.13 (PAGE 59)

La planification d'une opération urbaine de grande ampleur demande du temps qu'il faudrait mettre à profit pour obtenir des renseignements confirmant ou infirmant les hypothèses initiales et parfaire l'entraînement des unités engagées.

Enseignement 1.14 (PAGE 69)

En zone urbaine, les limites entre les unités amies et les lignes de confrontation entre belligérants sont difficilement repérables d'autant qu'elles évoluent rapidement. Elles peuvent être horizontales et verticales car le combat se déroule dans les trois dimensions. En outre, l'ennemi irrégulier va généralement chercher à s'imbriquer dans le dispositif ami afin de limiter sa supériorité en terme d'appui feu. Une attention toute particulière doit donc être portée en planification à la définition des lignes de coordination amies.

TÉLÉMATIQUE

Enseignement 1.21 (PAGE 60)

Il faudrait pouvoir disposer d'interprètes et d'éléments de guerre électronique afin d'intercepter les communications de l'ennemi irrégulier qui utilise souvent des technologies non protégées de gamme civile.

RENSEIGNEMENT

Enseignement 1.31 (PAGE 61)

Au delà des déficiences de la chaîne de renseignement, c'est certainement la sous-estimation de l'adversaire, du fait de l'aveuglement idéologique ou culturel du commandement, qui constitue l'une des toutes premières causes des déconvenues.

Enseignement 1.32 (PAGE 62)

La localisation et l'étude des possibilités des infrastructures publiques telles que les réseaux de communication souterrains et les égouts font partie des besoins cruciaux en renseignement avant une action en zone urbaine. Des unités spécialisées dans la recherche du renseignement devraient disposer des équipements nécessaires et s'entraîner à l'infiltration dans ces milieux souvent aquatiques et parfois nauséux.

Enseignement 1.33 (PAGE 62)

Dans une guerre contre-insurrectionnelle, l'emploi de troupes locales fiables aux côtés des troupes d'intervention peut permettre une meilleure communication avec la population et donc, améliorer la collecte du renseignement.

LOGISTIQUE

Enseignement 1.41 (PAGE 54)

Le commandant des opérations militaires en zone urbaine devient de facto le garant de la sécurité et des conditions de vie de la population civile. Il devrait donc disposer, dès le déclenchement des opérations, de moyens logistiques adaptés et suffisants pour organiser ce soutien en collaboration, si elles sont présentes, avec les organisations institutionnelles et non gouvernementales.

Enseignement 1.42 (PAGE 63)

Dans une opération d'envergure en zone urbanisée, la gestion des flux logistiques nécessite souvent une coordination fine des mouvements et un appui à la circulation sur les axes qui mènent à l'agglomération.

Enseignement 1.43 (PAGE 64)

En agglomération, du fait de l'absence d'un front continu et des possibilités d'infiltrations ennemies, la menace est omniprésente sur le ravitaillement des troupes au contact. Des véhicules blindés, avec escorte, doivent généralement être dédiés à cette mission.

Enseignement 1.44 (PAGE 64)

Certains ravitaillements (eau, vivres, munitions de petit calibre...) nécessiteraient parfois d'être conditionnés en charges portatives par une ou deux personnes afin de gagner des délais et de réduire la vulnérabilité des plots de ravitaillement dans la zone des combats.

Enseignement 1.45 (PAGE 64)

Engagés en zone urbaine dans un combat continu et particulièrement éprouvant, les unités au contact devraient disposer du maximum d'autonomie, en particulier dans le domaine du soutien de l'homme (vivres, campement, équipements...), pour pallier les difficultés du ravitaillement.

Enseignement 1.46 (PAGE 65)

Les consommations en munitions, particulièrement en petit calibre et en grenades de tout genre, semblent toujours plus importants en combat urbain.

Enseignement 1.47 (PAGE 66)

Les besoins en eau potable ne devraient jamais être sous-estimés en agglomération, car les réseaux de distribution sont généralement coupés ou pollués. L'autonomie des combattants en eau potable devrait être maximale en début d'action. De plus, le ravitaillement en eau devrait être toujours anticipé en envisageant le déploiement d'unités de purification.

Enseignement 1.48 (PAGE 66)

Au même titre que le ravitaillement de l'avant, la relève des blessés est particulièrement délicate en zone urbaine. Les unités au contact devraient pouvoir disposer des matériels et de personnel formé aux gestes de premiers secours afin d'intervenir rapidement sur un blessé avant d'organiser son évacuation. En effet, celle-ci peut être plus ou moins longue en raison de l'imbrication des belligérants et de l'intensité des combats. Enfin, l'évacuation devrait se faire le plus souvent sous blindage face à un ennemi qui ne respecte pas les conventions internationales.

Enseignement 1.49 (PAGE 67)

Les blessures causées par les brûlures, les éclats et les balles tirées par les tireurs d'élite semblent être plus courantes dans les combats en zone urbaine que dans des milieux plus ouverts.

Enseignement 1.410 (PAGE 67)

Les troubles psychologiques provoqués par l'intensité des combats urbains devraient être traités au plus vite pour qu'ils ne deviennent pas irrémédiables. La présence de psychiatres et une dotation en médicaments appropriés paraissent indispensables dans ces combats fortement générateurs de stress.

CONTACT

Enseignement 1.51 (PAGE 47)

Un blindé en zone urbaine est gêné pour traiter des cibles à courte portée en raison du faible débattement de son canon et de sa mitrailleuse coaxiale. Il devrait donc être systématiquement appuyé par l'infanterie à courte distance pour couvrir ces angles morts.

Enseignement 1.52 (PAGE 68)

La progression des troupes en zone urbaine devrait se faire, si possible, entre les immeubles en créant éventuellement des brèches dans les murs et éviter au contraire la progression le long des rues larges qui fournissent d'excellentes occasions de tirs pour les tireurs d'élite.

Enseignement 1.53 (PAGE 68)

L'efficacité des tireurs d'élite n'est plus à démontrer en combat urbain. Un seul tireur d'élite peut désorganiser une unité en éliminant les chefs, les équipages de chars ou les servants des pièces mortiers... Quelques-uns de ces tireurs peuvent aussi contrôler une rue ou un espace découvert. Mais surtout ils entretiennent chez l'adversaire un sentiment de danger constant. Face à une telle menace, la meilleure riposte semble être de disposer de tireurs d'élite équipés et entraînés pour l'anti-sniping.

Enseignement 1.54 (PAGE 72)

L'engagement de blindés en zone urbaine ne va pas de soi : il semble toujours devoir être soigneusement évalué en fonction de la nature de la menace et des caractéristiques du milieu urbain considéré (largeur des rues, obstacles, champs de tir...).

COMBAT INDIRECT**Enseignement 1.61** (PAGE 62)

L'infiltration préalable d'équipes de renseignement et d'observation capables de guider dans la profondeur des tirs d'appui feu sol-sol ou air-sol paraît faciliter l'engagement des unités blindées en zone urbaine.

Enseignement 1.62 (PAGE 73)

En combat urbain, la rapidité de réaction face à un ennemi fugace, ainsi que la précision des feux (tout autant pour limiter les risques de tirs fratricides que les dégâts collatéraux), apparaissent plus importants que l'effet de masse. C'est pourquoi, l'adaptation d'unités sol-sol aux sous-groupements tactiques interarmes (SGTIA), voire aux détachements interarmes, semble être préférable à une centralisation des feux.

AGENCEMENT DE L'ESPACE TERRESTRE

Enseignement 1.71 (PAGE 47)

Les mines et les dispositifs explosifs improvisés sont de plus en plus utilisés dans une guerre contre-insurrectionnelle. Il faudrait donc disposer systématiquement de spécialistes du déminage, d'équipements et de techniques spécifiques pour s'en préserver.

DÉFENSE ANTIAÉRIENNE : NÉANT

COMMUNICATION OPÉRATIONNELLE

Enseignement 1.91 (PAGE 53)

La mise en œuvre d'opérations psychologiques paraît extrêmement délicate dans un contexte où les peurs et les passions sont exacerbées : les réactions sont très difficiles à anticiper et à évaluer et souvent, un discours trop agressif, qui ne laisse aucun espoir d'échappatoire honorable, peut s'avérer contre-productif et galvaniser la résistance.

Enseignement 1.92 (PAGE 75)

La communication opérationnelle paraît indispensable dans les conflits contemporains pour gagner la « guerre de l'information » face à un ennemi irrégulier qui en perçoit les enjeux et qui maîtrise souvent les médias modernes (en particulier, Internet). Cette COMOPS devrait notamment contribuer à conserver le soutien de l'opinion publique et à contrer la propagande des insurgés. Néanmoins, elle doit être mise en œuvre avec prudence pour rester crédible dans la durée.

ACTION CIVILO-MILITAIRE : NÉANT

■ ■ ■ MATÉRIELS ET ÉQUIPEMENTS

Sont regroupés ici, en les numérotant, mais sans en modifier la lettre, l'ensemble des enseignements concernant les matériels et équipements des forces terrestres.

Enseignement 2.1 (PAGE 60)

Le manque d'interopérabilité dans le domaine des transmissions entre des forces d'armées, de nationalités ou de ministères différents, empêche d'établir des liaisons protégées. Cela facilite les intrusions dans les réseaux radios, notamment lorsque l'adversaire maîtrise la langue pratiquée.

Enseignement 2.2 (PAGE 60)

En combat urbain, le cloisonnement des unités et la nécessaire réactivité imposent de donner de nombreux ordres à la voix. Le choix des fréquences par les officiers de transmissions est particulièrement délicat en raison des problèmes de propagation des ondes électromagnétiques. L'emploi de stations relais aériennes, quand il est possible, peut être un bon palliatif. A défaut, l'utilisation de la téléphonie mobile, à condition de conserver la maîtrise des relais, peut être ponctuellement une alternative.

Enseignement 2.3 (PAGE 61)

Les postes de communication légers semblent essentiels aux opérations en zones urbaines, non seulement pour des raisons de mobilité, mais également pour des raisons de discrétion. En effet, les opérateurs radio jusqu'au plus petit échelon constituent toujours des cibles privilégiées pour les tireurs d'élite ennemis.

Enseignement 2.4 (PAGE 70)

La bataille de Grozny a confirmé le besoin élevé, en zone urbaine, de munitions à effets spéciaux (fumigènes, incendiaires...). En particulier, les munitions modernes à effet de zone et anti-structures paraissent efficaces pour neutraliser des adversaires bien retranchés. Ces dernières devraient néanmoins être suffisamment précises pour limiter les dommages collatéraux.

Enseignement 2.5 (PAGE 71)

Sans système GPS, la localisation dans une ville reste un problème complexe pour les forces qui ne connaissent pas le terrain. Dans tous les cas, elles devraient disposer de référentiels cartographiques communs, précis et actualisés.

Enseignement 2.6 (PAGE 71)

Même si les caractéristiques du combat en zone urbaine en relativisent l'efficacité, une dotation généralisée pour les unités de mêlée de moyens individuels de vision nocturne constitue un avantage indéniable sur des combattants irréguliers en leur permettant de conduire un combat quasi-continu.

Enseignement 2.7 (PAGE 72)

Pour un engagement en zone urbaine, les véhicules blindés devraient être systématiquement équipés d'un « kit de protection » adapté à la menace.

■ ■ ■ FORMATION ET PRÉPARATION À L'ENGAGEMENT

Sont regroupés ici, en les numérotant, mais sans en modifier la lettre, l'ensemble des enseignements concernant la formation dans l'armée de Terre, la préparation opérationnelle (entraînement), ainsi que la montée en puissance et la projection des forces terrestres.

Enseignement 3.1 (PAGE 53)

Dans une guerre contre-insurrectionnelle, il est indispensable d'inculquer aux forces le respect des civils et des coutumes locales et ne pas donner aux insurgés la possibilité d'exploiter les ressentiments de la population.

Enseignement 3.2 (PAGE 66)

Le manque d'hygiène personnelle peut entraîner un taux élevé d'indisponibilité des combattants. Les règles d'hygiène en campagne méritent d'être inculquées sérieusement lors de la formation individuelle et contrôlées par le commandement de contact.

Enseignement 3.3 (PAGE 68)

Le manque d'entraînement préalable au combat en zone urbaine a profondément obéré la combativité et l'efficacité d'unités qui manquaient par ailleurs de cohésion et qui se connaissaient mal entre elles.

Enseignement 3.4 (PAGE 70)

En raison du cloisonnement du terrain, le niveau des combats en zone urbaine se situe souvent au niveau des sections, voire des groupes (détachements interarmes): cet échelon doit disposer d'une certaine autonomie et pouvoir faire preuve d'initiative. A cet effet, l'entraînement, indispensable, devrait permettre l'acquisition de réflexes et la coordination interarmes (voire interarmées) devrait être initiée dès ces niveaux de décision.

Enseignement 3.5 (PAGE 72)

La coopération entre les unités de chars et d'infanterie s'avère indispensable en combat urbain. L'entraînement devrait permettre une communication parfaite lors des appuis mutuels pendant les phases de progression et lors de la désignation d'objectifs repérés.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES



- 1859** Les Tchétchènes sont intégrés à l'Empire russe.
- 1921** Naissance de la République soviétique des Montagnes.
- 1936** Naissance de la République de Tchétchénie - Ingouchie.
- 1944** Déportation des Tchétchènes en Asie centrale, disparition de la République.
- 1953** Mort de Staline.
- 1956** Rétablissement de la République de Tchétchénie-Ingouchie.
- 1990-91** Disparition de l'URSS. D. Doudaïev est élu président de la République de Tchétchénie.
- 1993** Proclamation de l'indépendance.
- 1994** *26 novembre* : échec de la tentative de prise du pouvoir par des forces tchétchènes loyales à Moscou encadrées par des forces spéciales russes.
29 novembre : ultimatum du président russe B. Eltsine.
11 décembre : début de l'offensive russe en Tchétchénie.
31 décembre : attaque de Grozny.
- 1995** *3 janvier* : blocage de l'avance russe par les rebelles.
5 janvier : changement des modes d'actions. Début de la bataille d'attrition.
19 janvier : le palais présidentiel est conquis.
13 mars : la totalité de la ville est conquise.
- 1996** Assassinat de Doudaïev.
Août : signature des accords de Khassavyourt.
 Reprise par surprise de Grozny par la rébellion.
- 1999** Incursions tchétchènes au Daguestan, attentats à Moscou et début de la deuxième guerre de Tchétchénie.
13 décembre 1999 : début de la reprise des quartiers orientaux de Grozny par les forces fédérales.
- 2000** *1^{er} février* : retrait général des rebelles tchétchènes hors de Grozny.

INTRODUCTION



Cette étude qui s'appuie principalement sur la première bataille de Grozny en Tchétchénie (1994-1995) - ainsi que sur quelques évolutions particulières de la seconde bataille (1999-2000) - semble montrer que les Américains ont su en exploiter les enseignements afin de s'entraîner de manière réaliste et éviter ainsi de reproduire les erreurs russes. En effet, le succès de la conquête de Falloujah en Irak fin 2004 est en quelque sorte le dividende d'un investissement important dans l'exploitation du retour d'expérience de cette bataille. « *La guerre future ne sera pas la fille de l'opération Desert Storm, mais la petite fille de celle de Tchétchénie* ». Général Krulak (USMC).

Il est intéressant de noter en contrepartie, que du côté russe, en dehors de toutes considérations politiques, le conflit en Irak a surpris de nombreux observateurs et a mis à mal les préjugés sur l'armée américaine. Même si personne à Moscou n'avait jamais sérieusement cru que Saddam Hussein pourrait battre les forces alliées en 2003, la vitesse et l'efficacité de l'offensive a déconcerté plus d'un expert militaire russe. En effet, les généraux russes s'attendaient à une autre guerre prolongée et menée à distance, comme celle au Kosovo en 1999, comme en Afghanistan deux ans plus tard ou comme la première Guerre du Golfe de 1991, lorsque l'offensive terrestre de 4 jours a été précédée par 39 jours de bombardements aériens. Les Russes ont cru, à tort, que les Américains avaient peur des accrochages à courte distance, qu'ils ne toléraient pas les pertes et qu'en définitive, ils ne savaient que s'appuyer sur leur supériorité technologique. On peut en particulier citer deux généraux en retraite - Vladislav Achalov (un ancien parachutiste spécialiste du combat urbain) et Igor Maltsev (un spécialiste de la défense aérienne) – qui avaient visité Bagdad et avaient aidé S. Hussein à préparer un plan de guerre pour battre les Américains. Achalov avait à l'époque conclu que la défense de Bagdad était bien organisée, que les chars américains finiraient calcinés s'ils entraient dans la ville et que l'infanterie américaine serait massacrée. Selon Achalov, la seule manière pour les Alliés de prendre Bagdad et d'autres villes irakiennes était de les raser entièrement par des tapis de bombes. Ce raisonnement s'appuyait essentiellement sur le modèle russe de la conquête de Grozny qu'ils considéraient comme la référence historique indiscutable.

Au contraire, les Américains ont su tirer d'autres conclusions et ont su adapter leur doctrine. De nombreuses personnes en Russie se sont alors demandées pourquoi leurs forces avaient été si inefficaces en comparaison de celles des Américains et des Britanniques, et pourquoi deux batailles pour prendre Grozny en 1995 et 2000 ont pris chacune plus d'un mois avec plus de 5000 soldats russes tués et des dizaines de milliers de blessés dans les deux engagements. (réf. 43).

Certes l'agressivité et l'organisation des rebelles tchéchéniens sont peut-être supérieures à celles des insurgés irakiens. Néanmoins, on constate que le bilan humain de la bataille de Falloujah², est sans commune mesure avec celui de Grozny. C'est pourquoi, il convient de revenir en particulier sur les raisons du désastre de 1995.

² 71 morts américains pour 1300 rebelles tués et 2000 prisonniers, ainsi que très peu de pertes civiles.

PRÉSENTATION DE L'OPÉRATION DE 1994-1995



■ ■ ■ CONTEXTE GÉNÉRAL

La Tchétchénie se situe au Nord du Caucase, au sud de la Fédération de Russie, entre le Daguestan à l'est, l'Ossetie-Ingouchie à l'ouest et la Géorgie au sud. Sa surface est de 19.300 km². Elle est peuplée de 1 300 000 habitants dont 53% de Tchétchènes, 12% d'Ingouches et 29% de Russes. Elle se divise en deux zones géographiques distinctes, l'une qualifiée de «pays utile» par les Russes au nord du pays avec la capitale Grozny³ et la plupart des agglomérations, l'autre comprenant le sud du pays montagneux et rural.



La société tchétchène repose sur des relations complexes de type clanique avec de forts liens familiaux et une imprégnation religieuse, essentiellement musulmane, très marquée. Elle obéit à un code de conduite et à des lois coutumières non écrites mais qui sont beaucoup plus respectées que le droit écrit, notamment le code civil russe. Ce code d'honneur est notamment fondé sur le droit à la vengeance pour réparer une situation d'injustice. (réf. 25)

L'histoire entre les Russes et les Tchétchènes est marquée par de nombreux affrontements. Islamisés au XVII^e siècle, les Tchétchènes luttent contre les Russes entre le XVIII^e et le XIX^e siècles et sont définitivement vaincus en 1859. En 1936, Staline crée la République de Tchétchénie-Ingouchie, supprimée en 1944-1946 suite à une insurrection qui entraîne la déportation de la quasi-totalité de sa population au Kazakhstan. Recréée en 1956, la République Tchétchène se sépare de la Fédération de Russie en 1991 sous l'impulsion de Djokhar Douaïev, ancien général de l'aviation stratégique soviétique. En 1993, ce dernier proclame l'indépendance de la République. Moscou tente alors de déstabiliser Douaïev en fomentant une opposition armée, appuyée par le FSK (contre-espionnage russe). Fin 1994, les premiers combats ont lieu entre les deux factions et l'opposition contre Douaïev est vaincue. Dès lors, le gouvernement de Boris Eltsine n'a d'autre choix que d'intervenir militairement

³ 100 km² avec des constructions à étages multiples, 490 000 résidents en 1994 (réf. 25).

■ ■ Présentation de l'opération

de façon massive : il s'agit d'éviter que cette sécession ne se transmette à d'autres républiques de la région et que la Russie ne puisse pas maintenir «un fédéralisme à union forte», ni conserver le contrôle des oléoducs et des gazoducs qui traversent cette zone riche en hydrocarbures. L'intervention conjointe des forces du ministère de l'Intérieur (MVD) et des forces armées est lancée à partir de décembre 1994.

■ ■ ■ LE PLAN DE CONQUÊTE RUSSE

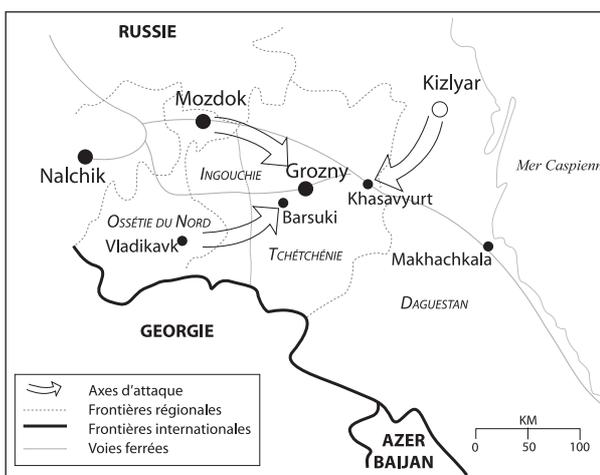
Le plan russe pour conquérir la Tchétchénie en 1994 devait se dérouler en quatre phases (réf. 210) :

Phase 1 : progression de trois groupes de forces⁴ et des troupes du ministère de l'Intérieur (4700 hommes) vers Grozny à partir de trois directions (nord-ouest, ouest, est). Cette phase, planifiée sur trois jours, avait aussi pour but de réaliser un encerclement partiel de la ville qui laissait une possibilité de sortie vers le sud pour les combattants tchétchènes. On cherche donc à laisser cette échappatoire pour éviter la confrontation en zone urbaine.

Phase 2 (durée estimée 4 jours) : pénétration brutale sur quatre directions convergentes (quatre colonnes au total) pour s'emparer des bâtiments essentiels au contrôle de la ville et du pouvoir (palais présidentiel, bâtiment abritant les médias, gare, etc.).

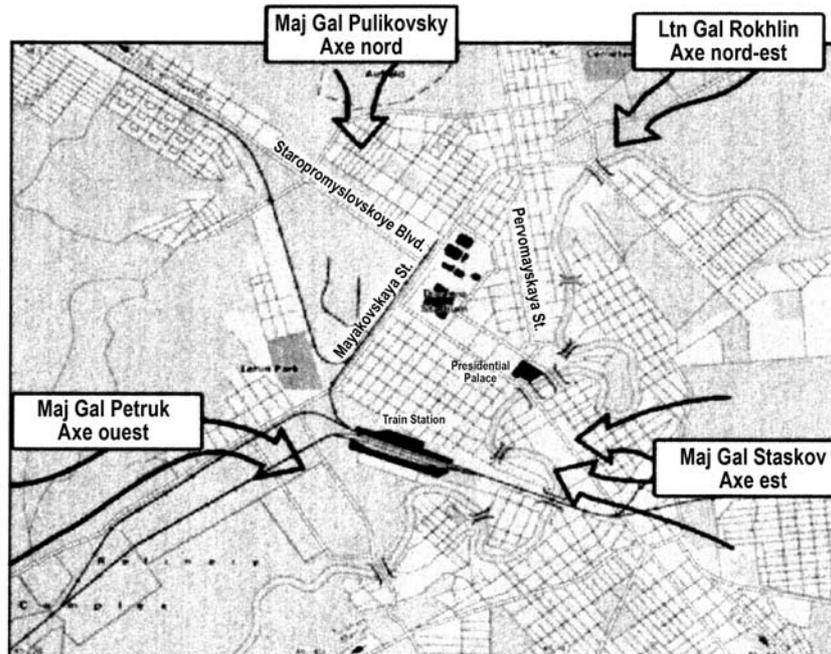
Phase 3 (durée estimée entre 5 et 10 jours) : rétablissement d'un gouvernement pro-russe et poursuite des forces de Doudaïev vers les zones montagneuses du Sud et la frontière pour achever la reconquête de la République.

Phase 4 : réduction des poches de résistance, phase dont il était admis qu'elle pourrait se prolonger longtemps.



⁴ En 1994, 35 000 hommes (7% des forces armées), 80 chars, 208 véhicules blindés, 182 pièces d'artillerie, 55 hélicoptères, un nombre important d'avions. En mars 1995, suite à de nombreux renforts, environ 58 000 soldats étaient déployés. En 1999-2000, 90 000 hommes ont été engagés (36% des forces armées). A titre de comparaison, en 1979, pour l'invasion de l'Afghanistan, 50 000 hommes avaient été initialement engagés (2,5% des forces armées) (réf. 23).

ARTICULATION RUSSE POUR LA PRISE DE GROZNY (4 DIRECTIONS)



Le plan des forces tchétchènes, quant à lui, visait à retarder la progression russe en évitant le combat en terrain ouvert, mais en menant des embuscades afin de gagner le temps nécessaire à la préparation de la défense de Grozny.

■ ■ LA CONFRONTATION

Les opérations de la première phase, à la durée près, se déroulent conformément aux attentes du commandement russe. Quand la deuxième phase est lancée, le 31 décembre au matin, seulement 6000 Russes ont pénétré dans Grozny face aux 10000 à 15000⁵ Tchétchènes qui, contrairement aux espérances russes, n'ont pas quitté la ville. (réf. 25)

Le rapport de forces apparaît donc peu favorable et le désastre prévisible. Le cas le plus médiatique est celui du 1^{er} bataillon de la 131^{ème} brigade «Maïkop», entré par l'axe Nord. Les rebelles l'ont laissé atteindre son objectif⁶, la gare centrale, avant d'ouvrir brutalement le feu. Le bataillon subit une agonie de deux jours, sans qu'aucune colonne ne puisse venir à son secours. Le bilan est impressionnant : 800 tués ou prisonniers (souvent blessés) sur 1000 hommes, 20 chars détruits sur 26, 102 véhicules de combat de l'infanterie (VCI) sur 120 (réf. 25, 210, 213).

⁵ Le volume des forces tchétchènes est très variable selon les sources.

⁶ Les autres colonnes venant de l'est et de l'ouest n'ont jamais pu atteindre le centre-ville.

■ ■ Présentation de l'opération

Les images des véhicules calcinés feront le tour du monde. Ainsi, le piège de Doudaïev a parfaitement fonctionné : il ne fallait pas forcément rester maître de la ville, mais uniquement la céder au prix fort, pour que l'ampleur des pertes amène Moscou à composer et provoque l'internationalisation du conflit. Il fallait rendre l'occupation de la Tchétchénie insupportable et provoquer l'émoi de l'opinion internationale (réf. 24).

Au 3 janvier, c'est donc un échec total pour l'assaillant russe qui semble avoir perdu à ce stade tous les savoir-faire acquis lors de la Seconde Guerre Mondiale. Toutefois, à compter du 5 janvier, la bataille change de visage car les Russes adoptent rapidement des nouveaux modes d'action. Ainsi, l'emploi tactique des unités est modifié : à l'avancée hasardeuse de colonne blindée sans accompagnement d'infanterie, se substitue une progression méthodique du nord-ouest vers le sud-est, maison par maison, bloc par bloc avec une meilleure utilisation des appuis. Une technique du combat urbain, similaire à celle suivie lors de la Seconde Guerre Mondiale est donc appliquée (réf. 11, 22).

En mars, les combats cessent progressivement, pour s'achever totalement en mai. Mais Grozny est réduite à un tas de décombres en raison des nombreux tirs des appuis : il a fallu presque trois mois pour la soumettre au prix de pertes élevées.



Or elle est reprise par surprise en août 1996 par 1500 à 2000 combattants tchétchènes, humiliant l'armée russe qui répète les mêmes erreurs en cherchant à pénétrer en force dans la ville pour dégager les unités prises au piège par l'attaque tchétchène. Les forces fédérales subissent à nouveau de nombreuses embuscades : en particulier, le 276^{ème} Régiment d'infanterie (900 hommes), lors de sa progression vers le centre-ville, perd en deux jours 150 tués, 300 blessés et de nombreux blindés. Ce nouvel échec montre au monde que la guerre en Tchétchénie n'est pas terminée. Des

négociations sont alors lancées, qui aboutissent aux accords de Khassavyourt, signés le 31 août 1996, statuant sur le retrait total des troupes russes.

Les chiffres officiels des pertes militaires russes pour la première bataille de Grozny s'élèvent à 1376 tués et 408 disparus (mais ces chiffres ont sans doute été minorés). Ils revendiquent aussi 7000 rebelles tués, alors que ces derniers ne prétendent avoir perdu que 600 hommes. Des analystes étrangers évaluent les pertes tchétchènes entre 1000 et 4000 hommes, auxquels il faut ajouter le chiffre effarant de 27 000 civils tués et les 268 000 réfugiés (réf. 11, 12, 210).

CHAPITRE 1

ENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX



■ ■ ■ LES RAISONS DU DÉSASTRE

1.1. L'AGRESSIVITÉ TCHÉTCHÈNE



En préambule, il convient de souligner que la plupart des rebelles tchétchènes ont servi dans l'Armée Rouge, souvent juste quelques années auparavant. Beaucoup connaissent parfaitement les procédures, les capacités, les schémas tactiques, mais aussi les faiblesses russes. De plus, ces rebelles sont particulièrement déterminés et ils adhèrent à une cause et à une idéologie communes⁷.

Ainsi, la défense de la ville a été très bien organisée : les Tchétchènes, selon des sources russes, ont préparé le terrain pendant au moins trois mois et ils se sont entraînés intensivement. Ils ont préparé leur plan de défense en associant à sa conception le conseil municipal et les employés de la voirie. Plusieurs bâtiments ont notamment été transformés en véritables bunkers résistant aux feux de l'artillerie. Ils ont également créé des lignes de communication entre les différentes zones de responsabilité à l'intérieur de la ville. Ils ont ainsi sectorisé la ville en 3 cercles concentriques en organisant le terrain de façon de plus en plus dense :

- le premier cercle d'un rayon d'un kilomètre était centré sur le palais présidentiel⁸ : sa préparation défensive était très poussée ;
- le second de 2,5 kilomètres de rayon visait à canaliser les colonnes russes ;
- le troisième qui englobait la banlieue de la ville devait permettre de renseigner sur la progression ennemie et la ralentir.

Chaque zone est sous la responsabilité d'un chef et un certain nombre d'unités y sont affectées. Cela tend à prouver que l'organisation des rebelles est très proche, même si moins formelle, de celle d'une armée classique. Au bilan, chaque combattant a une connaissance parfaite de la topographie urbaine, des bâtiments et carrefours stratégiques de son secteur (réf. 11,12, 21,212).

L'équipement des Tchétchènes est dans l'ensemble léger, même s'ils ont pu récupérer certains matériels laissés par les Russes lors de leur départ de Tchétchénie en juin 1992 : c'est-à-dire 40 à 50 chars T-62 et T-72, environ 600 lance-grenades, 20 à 25 lance-roquettes multiple «*Grad*», 30 à 35 véhicules blindés, 30 canons d'artillerie de 122 mm, 40 à 50 BMP (réf. 25).

Les blindés ont généralement été employés de façon statique, pour arrêter frontalement une colonne, mais en règle générale les Tchétchènes ont peu utilisé de points d'appui. Ils ont appliqué un concept de

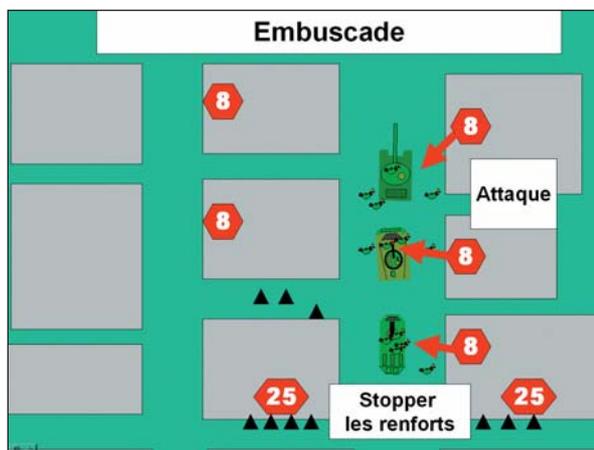
⁷ On retrouve ici quelques principes fondamentaux d'une guerre insurrectionnelle décrits par David Galula dans son ouvrage écrit en 1964 : *Counterinsurgency warfare theory and practice*. En effet, les Tchétchènes, ont le sentiment de lutter pour leur survie. Ils ont un souvenir douloureux de leur déportation en masse par Staline, en 1944, provoquant, en 13 années d'exil, la disparition de 60% de la population d'origine.

⁸ Localisation du poste de commandement tchétchène pendant la première partie de la bataille.

défense « molle » laissant pénétrer les colonnes russes profondément dans leur dispositif avant de les attaquer (cf. 131^{ème} « *Maikop* »). En effet, ils ont privilégié la mobilité, les rendant insaisissables, grâce à leur parfaite connaissance de la ville qui leur permettait de mener une succession de « frappe et esquive ». Ainsi, ces poches de résistance mobiles ne pouvaient qu’être difficilement traitées par les appuis indirects et rendaient inopérante la supériorité des feux russes. Les mortiers des rebelles, par exemple, ne tiraient que 3 ou 4 coups avant d’être rapidement déplacés en véhicule pour éviter les tirs de contre-batterie. Cette mobilité était permise par l’existence de nombreux passages souterrains ou défilés entre les immeubles qui rendaient leurs mouvements inobservables par les Russes (réf. 11, 12, 21, 25).

La mobilité de l’adversaire irrégulier, ainsi que la rapidité de ses actions, paraissent être les garanties de sa survie et de son efficacité face à la puissance de feu d’une armée moderne. Cette dernière pourrait notamment contrer cette fugacité en réduisant la boucle « acquisition d’objectif – tir d’appui », grâce aux systèmes de communication numérisés, mais aussi en développant l’initiative des chefs des unités au contact qui disposeraient d’une plus large délégation de l’échelon supérieur.

De plus, les groupes de combat tchéchènes dénommés « cellules de tueurs de chars » ont mené un combat décentralisé. Ils ont monté des embuscades meurtrières selon une technique particulièrement éprouvée et efficace. Ces attaques sont destinées à fractionner les unités russes et mettent rarement en œuvre plus d’une compagnie de 75 combattants⁹. Avant de les déclencher, ils minent et piègent soigneusement leurs itinéraires de repli, pour retarder une éventuelle poursuite. La zone d’embuscade est ensuite hermétiquement cloisonnée pour empêcher tout renfort russe (cf. schéma ci-dessus).



Ils procèdent de la façon suivante. En premier lieu, des groupes de tireurs de RPG détruisent les véhicules de tête et de queue. Puis, les tireurs d’élite abattent les chefs de char exposés, les mitrailleurs stoppent la faible infanterie d’accompagnement pendant que les équipes antichars s’attaquent aux autres blindés qui ne peuvent plus manœuvrer. Les Tchétchènes utilisent des positions de tir assez hautes (toits) ou, au contraire basses (sous-sol), pour se soustraire aux tirs de riposte des canons des chars et des BMP russes, dont le débattement en site est limité. Ces tirs de roquettes RPG déclenchés simultanément de différentes hauteurs et de différentes directions ont gêné considérablement les tirs de riposte. Leur excellente connaissance des matériels russes a permis aux Tchétchènes de concentrer leurs tirs sur les points faibles des véhicules blindés (volets des tourelles des chars, moteurs, arrière ou cotés moins blindés...). Néanmoins, il fallait en moyenne 3 à 6 coups de RPG pour détruire un char (souvent des T72 et T80 pour la plupart non équipés de blindage additionnel). (réf. 11, 25)

⁹ Les unités tchéchènes sont divisées en compagnies de 75 hommes, elles-mêmes divisées en sections de 24 combattants (*Boïvikis*), subdivisées en unités décentralisées de trois groupes de huit hommes. Ces groupes, unités de base tchéchènes, comprennent trois grenadiers voltigeurs armés de fusils d’assaut *Kalachnikov*, deux tireurs antichar armés de RPG, deux tireurs FM et un tireur d’élite équipé d’un fusil *Dragunov*. A côté de ces équipes mobiles, les *Boïvikis* sont appuyés par des unités dotées de canons sans recul SPG-9, de mortiers de 82 mm, de mitrailleuses lourdes de 14,5 mm, ainsi que de quelques armes antiaériennes de type missile SA-7.

Un blindé en zone urbaine est gêné pour traiter des cibles à courte portée en raison du faible débattement de son canon et de sa mitrailleuse coaxiale. Il devrait donc être systématiquement appuyé par l'infanterie à courte distance pour couvrir ces angles morts.

Le RPG est l'arme de choix des Tchétchènes qui l'emploient parfois de façon surprenante : comme mortier pour tirer à la verticale par-dessus les bâtiments peu élevés, comme arme de secteur contre l'infanterie qui progresse, ou encore comme arme anti-aérienne.

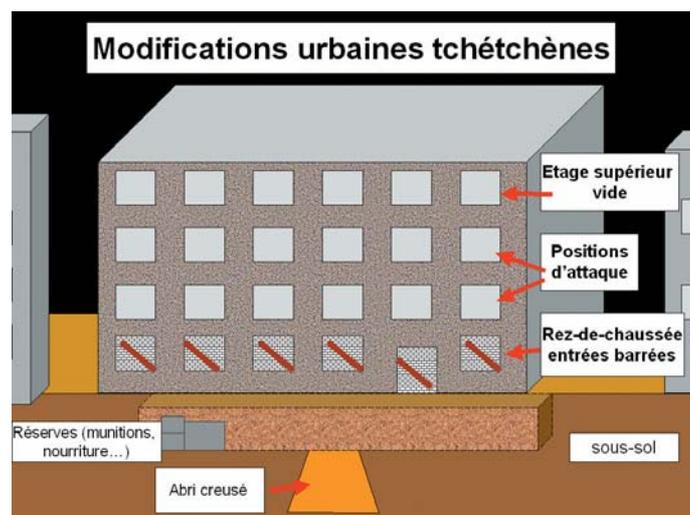


Les Russes ont affronté non seulement des tireurs d'élite bien entraînés et bien équipés, mais également d'excellents soldats tchétchènes armés de fusils d'assaut : ce qui a nécessité un tir nourri et puissant pour les neutraliser (réf. 25).

La progression a également été rendue difficile en raison de l'ingéniosité et de l'imagination des Tchétchènes dans l'utilisation des pièges et des mines. Ces derniers d'ailleurs ont fait preuve d'une excellente anticipation des actions et des réactions psychologiques du soldat russe. Il a été difficile pour les Russes d'arriver à sensibiliser leurs troupes à tous les pièges, engins explosifs improvisés (EEI) et à toutes les mines qui sont largement utilisés dans l'ensemble de la Tchétchénie (réf. 114).

Les mines et les dispositifs explosifs improvisés sont de plus en plus utilisés dans une guerre contre-insurrectionnelle. Il faudrait donc disposer systématiquement de spécialistes du déminage, d'équipements et de techniques spécifiques pour s'en préserver.

Comme le montre le schéma ci-dessus, les Tchétchènes bloquent toutes les portes et fenêtres des premiers étages des bâtiments, rendant quasi-impossibles l'accès et le déplacement dans un immeuble. Pendant qu'ils essayaient de grimper sur des échelles ou de forcer les portes, les soldats russes devinrent la cible des tireurs tchétchènes positionnés dans les étages supérieurs (réf. 21).



1.2. LES FAIBLESSES DES FORCES FÉDÉRALES

Cependant, les rebelles tchéchènes n'auraient pas obtenu de tels succès, s'ils n'avaient pas profité des faiblesses structurelles et des erreurs d'appréciation de l'armée fédérale. Même si, après le désastre initial, les forces russes ont su remédier assez rapidement à certaines lacunes (notamment dans la fonction « contact » : cf. chapitre 2), certains problèmes n'ont jamais été vraiment résolus.

L'oubli des savoir-faire de la Deuxième Guerre Mondiale

Les Russes avaient capitalisé plusieurs enseignements fondamentaux tirés de leur expérience des combats de la Seconde Guerre Mondiale. Ils avaient retenu principalement que, par définition, la zone urbaine favorisait largement les défenseurs et qu'il fallait, pour attaquer, un rapport de force d'au moins 6 contre 1 (réf. 25).

En outre, un bouclage terrestre étanche combiné avec des reconnaissances détaillées de la zone était indispensable avant tout assaut. Les forces devaient aussi être prêtes à se battre au corps à corps maison par maison. Enfin, des feux d'artillerie ou de chars devaient appuyer tous les mouvements de l'infanterie et la coordination devait être précise surtout lorsque les positions évoluaient.

A cette époque, l'Armée Rouge avait créé des détachements d'assaut spécifiques pour conduire des actions indépendantes en combat urbain. Ils étaient constitués d'un bataillon de fusiliers, d'une compagnie du génie, d'un escadron de chars, de deux batteries de mortiers, d'une ou deux batteries d'artillerie et d'une section de lance-flammes. Ce type de détachement interarmes pouvait se subdiviser en trois à six unités dont les soldats très entraînés au combat en zone urbaine étaient largement pourvus en explosifs et en grenades.

L'histoire montre que la réalisation d'un rapport de force très favorable et la constitution de détachement interarmes aux structures souples semblent être des préalables indispensables à tout engagement en zone urbaine.

Or à l'évidence, ces savoir-faire ont largement été oubliés. En effet, les Russes, comme les armées de l'Ouest avant la chute du mur de Berlin, se préparaient à mener un combat en Centre Europe essentiellement en terrain ouvert. Dans ce cadre, ils estimaient que leur ennemi préférerait déclarer ses villes ouvertes plutôt que les voir détruites lors des combats. En conséquence, pour les Soviétiques, le terrain urbain présentait deux options : si une ville était défendue, elle devait être contournée et dépassée, et si elle ne l'était pas ou peu, elle devait être prise dans la foulée. Dans ce dernier cas, il s'agissait plutôt d'une démonstration de force que d'un véritable combat. Dans l'absolu, il fallait éviter tout combat urbain dans une ville solidement défendue. Cette approche doctrinale les a amenés à occulter la possibilité de combats sérieux en zone urbaine comme ceux qu'ils avaient connus pendant la Seconde Guerre Mondiale¹⁰ (Tula, Leningrad, Stalingrad, Budapest, Vienne, Königsberg et finalement Berlin), et donc à s'y préparer (réf. 11).

¹⁰ Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, les Russes ont libéré environ 1200 villes.

La zone urbaine est le terrain idéal pour limiter la puissance du fort. Une armée moderne devrait se préparer à manœuvrer sur ce terrain, en se dotant des équipements adaptés et d'infrastructures permettant de s'entraîner de la manière la plus réaliste.

Un outil militaire déliquéscent

L'explication du désastre tchétchène initial s'explique aussi en grande partie par la déliquescence de l'armée russe en 1994.

La première intervention militaire russe en Tchétchénie est une décision politique imposée dans l'urgence par le pouvoir fédéral à l'état-major général. Elle prend les forces armées au dépourvu alors que les séquelles de l'éclatement de l'armée soviétique étaient encore loin d'avoir disparu et que le budget de la Défense avait été drastiquement réduit dans les années précédentes.



Ainsi, fin 1994 l'armée de terre russe, après les troubles politiques de décembre 1991, n'est qu'un amalgame d'unités incomplètes et désorganisées : « *des drapeaux sur les cartes* » pour utiliser l'expression du général Gratchev (réf. 28). Ainsi, les effectifs des bataillons ne sont pas réalisés¹¹. Les cadres doivent souvent occuper des postes tenus habituellement par des militaires du rang. Par exemple, les effectifs des deux divisions d'élite *Kantemirovskaya* (4^{ème} division blindée de la Garde) et *Tamanskaya* (2^{ème} division de fusiliers motorisés de la Garde) ont été complétés à la hâte avec des hommes provenant d'autres unités blindées. Ces divisions ont dû en quelques semaines, voire en quelques jours, former 60% des équipages de leurs blindés. On cite des équipages de blindés, où les hommes ne connaissaient même pas le nom de leurs coéquipiers. Dans un article de presse paru à Moscou en avril 1997, on pouvait lire le commentaire suivant : « *Dans le 81^{ème} régiment motorisé de la 90^{ème} division blindée sur 56 chefs de peloton, 49 étaient hier des étudiants civils. Plus de 50% des hommes ont été envoyés à la guerre sans jamais avoir tiré un seul obus réel et n'ont pas reçu l'instruction pour le faire. Des cuisiniers, des transmetteurs des mécaniciens ont été envoyés au combat en tant que servants de pièce de missile antichar ou mitrailleurs.* » (réf. 25).



En effet, les troupes initialement engagées sont constituées essentiellement de conscrits. Or le conscrit russe se caractérise par sa jeunesse, une santé fragile et un faible entraînement. Plus de deux tiers des effectifs avaient moins de 6 mois de service (réf. 11).

¹¹ En définitive, en raison du sous-effectif, un régiment russe dans Grozny ne comptait pas plus d'une ou deux grosses compagnies de notre armée.

Pas ou mal payées, mal entraînées¹², disposant d'équipements anciens et souvent défectueux¹³, il n'est pas étonnant que le moral de ces troupes se soit effondré. Privées de prestige, de repères et de perspectives en raison de l'effondrement du bloc soviétique, les forces armées étaient confrontées à une banalisation de l'indiscipline. Les actes de violences, d'alcoolisme et de vente illégale d'armement étaient déjà courants dans les unités en garnison. Ainsi, lors de l'offensive en Tchétchénie, de nombreux témoignages rendent compte que certains Russes, entre les combats, organisaient des trafics pour vendre de l'armement et des munitions en échange d'argent ou de drogue (réf. 23, 28, 211).

En zone urbaine, une supériorité numérique et matérielle écrasante ne suffit pas à compenser les faiblesses structurelles et morales d'une armée : un adversaire irrégulier mais déterminé peut mettre en échec des forces bien plus imposantes, car le facteur moral apparaît déterminant. Ainsi, le milieu urbain nivelle le rapport de force théorique et révèle la véritable capacité opérationnelle d'une force.

Ignorance et aveuglement

De surcroît, de nombreux soldats et officiers pensaient au début de l'opération qu'ils devaient libérer la population d'une dictature oppressive. Il leur avait été annoncé qu'ils intervenaient en Tchétchénie pour désarmer des bandes armées illégales et rétablir l'ordre constitutionnel. La résistance qu'ils ont rencontrée, non seulement de la part des forces de Doudaïev, mais aussi des civils, les a fortement surpris. Ils n'étaient donc prêts ni sur le plan psychologique, ni sur les plans organisationnel et tactique, à affronter, sur ce qu'ils considéraient comme leur territoire, un adversaire mal connu et idéologiquement sous-estimé (réf. 210).

Malgré les progrès des systèmes de renseignement et d'information, il subsiste toujours un risque - souvent par aveuglement culturel ou idéologique - que la situation, en particulier l'état d'esprit de la population, soit mal appréhendée et que l'adversaire soit sous-estimé.

Il apparaît souhaitable que tous les soldats engagés dans une opération contre-insurrectionnelle soient intimement convaincus du bien-fondé de leur mission. Cette légitimité, alliée à la qualité de l'entraînement et des matériels, contribue au renforcement du moral d'une force, et donc à son efficacité.

¹² Aucun exercice de niveau division n'avait été conduit depuis 1992 et de nombreux conscrits ont été envoyés au combat sans avoir reçu l'intégralité de l'instruction de base.

¹³ Lors de la progression vers Grozny, un char sur cinq a connu des défaillances pannes.

Une organisation interministérielle et interarmées défailante



Des unités ad hoc ont été constituées pour combattre à partir du réservoir de forces du ministère de l'Intérieur (MVD) et du ministère de la Défense. La coordination interministérielle a été inexistante et chaque unité conservait sa propre chaîne de commandement. L'organisation du commandement n'était donc pas unifiée. Cette lacune a été corrigée lors de la seconde bataille en 1999-2000 où le ministère de la Défense a commandé alors l'ensemble de l'opération. Mais, la coordination interarmes

ainsi que la coopération interarmées avec l'armée de l'air en particulier, sont restées largement défailtantes. Ni le renseignement, ni les enseignements tirés des premiers contacts, n'ont été échangés entre les forces d'armées ou de ministères différents.

L'unicité du commandement dans la conduite des opérations, ainsi que la coordination interarmes, interarmées et interministérielles, sont toujours indispensables dans une guerre contre-insurrectionnelle.

Le manque de coordination entre les forces de l'armée russe et les forces du MVD resta donc difficile. En effet, même si le commandement général de l'opération a été unifié, les troupes du MVD rencontraient encore des difficultés à coordonner leurs actions avec l'artillerie et l'aviation en raison d'un manque de savoir-faire. A cela s'ajoutait une rivalité malsaine entre les unités des différents ministères (réf. 21).

Des savoir-faire purement militaires, notamment dans la gestion des feux, ne peuvent pas être improvisés par des forces de sécurité intérieure.

De plus, le commandement russe a reproché au pouvoir politique les trop nombreuses interventions dans la conduite de la guerre, notamment les cessez-le-feu dont ont profité les rebelles pour se réorganiser. Les troupes engagées dans la guerre avaient alors ressenti un fort sentiment de trahison de la part du gouvernement (réf. 21).

Dans le cadre d'un conflit contre-insurrectionnel, l'implication du pouvoir reste nécessaire pour garantir la continuité du processus politique de résolution de la crise, d'autant que ce type de conflit est, par nature, très évolutif. Si la planification militaire doit, bien évidemment, toujours contribuer à l'atteinte des buts politiques de l'opération, elle devrait également permettre de prendre en compte sur court préavis la reprise des négociations. Néanmoins, une définition claire des objectifs stratégiques, assortie d'hypothèses d'évolution politique (« contingency plan »), devrait idéalement toujours précéder cette planification opérationnelle, afin que le politique s'immisce moins directement dans la conduite des opérations.

■ ■ ■ UNE RÉALITÉ PARTICULIÈREMENT DIFFICILE À AFFRONTÉ

2.1. L'IMPACT PSYCHOLOGIQUE DES ATROCITÉS

Les Tchétchènes se sont révélés très brutaux, particulièrement avec les prisonniers, même si certaines sources affirment que les Russes l'ont été également. La bataille a ainsi rapidement dégénéré en un combat sauvage dans lequel le slogan « pas de quartier » était appliqué des deux côtés. Par exemple, des soldats russes blessés ou morts étaient pendus la tête en bas aux fenêtres des immeubles défendus par les Tchétchènes obligeant les Russes à tirer sur leurs corps s'ils voulaient engager le combat avec les rebelles. Certains prisonniers russes ont été décapités et la nuit leurs têtes ont été placées le long des itinéraires empruntés par les renforts en direction de la ville. En outre, des deux côtés, les cadavres des belligérants étaient souvent piégés. Les Russes ont ainsi observé que lors des opérations de nettoyage, maison par maison, la pression psychologique due à l'omniprésence du danger était telle que les premiers signes d'usure apparaissaient au bout de 3 heures (réf. 25).

En fait, l'impact psychologique de ces combats fût si important sur le moral des unités fédérales qu'il a imposé des relèves fréquentes pour poursuivre le combat dans la durée. Par conséquent, les Russes ont du disposer d'importants effectifs en réserve.

La brutalité des actions de combat en zone urbaine, surtout face à un adversaire irrégulier qui ne respecte pas le droit des conflits armés, nécessite une rotation rapide des unités et donc des effectifs importants.

2.2. LA PRESSION DES OPÉRATIONS PSYCHOLOGIQUES

Le facteur psychologique reste un aspect-clé du combat de localité.

Les opérations d'information russes dépeignirent les défenseurs comme des fanatiques musulmans et des agents de réseaux internationaux de terreur fondamentaliste pour que la population s'en désolidarise. Les Russes utilisèrent également des haut-parleurs pour appeler à la reddition les combattants tchétchènes. A l'aide de tracts, les opérations psychologiques russes ont simultanément essayé de convaincre la population de Grozny de quitter la ville. Mais ce fut un échec partiel. Les résidents étaient trop vieux, trop effrayés ou trop isolés pour quitter la ville. Se sentant acculés, ils se sont sentis solidaires des rebelles tchétchènes.

En 1999-2000, la pression russe fut dans ce domaine encore plus radicale : les tracts largués demandaient à choisir entre rester et être considéré comme ennemi ou quitter la ville pour pouvoir obtenir des soins et de la nourriture. Les Russes ont ainsi écrit : « *Ceux qui resteront dans la ville seront considérés comme des terroristes et des rebelles. Ils seront exterminés par l'artillerie et l'aviation. Il n'y aura plus de négociations* ». Cependant, pour la population, le problème restait le même : elle ne

savait pas comment sortir de cet enfer. Les rebelles tchéchènes ont certainement profité une nouvelle fois de ce désarroi. De surcroît, ils ont probablement empêché la population d'origine russe de quitter la ville. Elle leur a servi en quelque sorte d'otage et de main d'œuvre pour construire des tranchées et des abris (réf. 11, 12; 42, 43).

La mise en œuvre d'opérations psychologiques paraît extrêmement délicate dans un contexte où les peurs et les passions sont exacerbées : les réactions sont très difficiles à anticiper et à évaluer et souvent, un discours trop agressif, qui ne laisse aucun espoir d'échappatoire honorable, peut s'avérer contre-productif et galvaniser la résistance.

■ ■ LE MÉPRIS DE LA POPULATION



La population est toujours le centre de gravité d'une guerre insurrectionnelle¹⁴. Or des soldats russes ont souvent commis des erreurs graves dans leurs rapports avec les civils tchéchènes. Souvent par mépris ou ignorance des coutumes, ils ont eu des comportements jugés violents ou insultants. C'est ce qui explique que beaucoup ont basculé dans le camp des rebelles, comme combattants ou soutiens actifs.

Les Russes ont admis avoir sous-estimé l'influence de la religion et de la culture dans le conflit. En outre, ils n'ont pas cherché à comprendre les structures claniques de la société tchéchène et ils n'ont donc pas su tirer avantage de ses divisions. Au contraire, la brutalité russe a même provoqué l'unification des factions. Les Russes ne disposaient pas non plus d'unités civilo-militaires qui auraient pu les aider à identifier les attentes de la population (réf. 25, 218).

Enfin, les bombardements aériens et les frappes d'artillerie ont causé de nombreux dégâts matériels et des pertes chez les civils. Même si les Russes avaient poussé les citoyens à quitter la ville, espérant ainsi minimiser les pertes civiles, Grozny comptait encore 20 000 à 30 000 résidents terrés dans les sous-sols quand commença la bataille (réf. 11, 21).

Or Grozny était composée pour beaucoup d'une population d'origine russe travaillant dans l'administration, l'industrie du pétrole, ou encore, à la retraite... Ainsi, au lieu de s'appuyer sur une population en partie favorable, l'attitude russe et les bombardements intensifs ont fait basculer la grande majorité des habitants de la ville du côté des rebelles ou, tout du moins dans la masse des neutres, uniquement préoccupés par leur survie immédiate (réf. 25).

Dans une guerre contre-insurrectionnelle, il est indispensable d'inculquer aux forces le respect des civils et des coutumes locales et ne pas donner aux insurgés la possibilité d'exploiter les ressentiments de la population.

¹⁴ Cf. David Galula, *Counterinsurgency warfare theory and practice*.

Pour distinguer les combattants des civils, les Russes ont eu recours à des fouilles systématiques pour rechercher des équipements militaires, des traces de brûlures, d'odeur de poudre ou encore d'huile d'armement. Des chiens spécialisés ont été utilisés mais ils ne sont pas toujours montrés efficaces dans cette tâche (réf. 11, 25, 214).

A moins qu'une solution alternative pour le logement et l'approvisionnement en nourriture ne leur soit proposée - ce qui implique qu'elle soit planifiée - , la plupart des civils restent dans la ville malgré les combats. Dans tous les cas, dans ce type de conflit, il apparaît nécessaire de pouvoir trier et identifier les combattants des non-combattants.



La fouille : combattant ou non ?

Des camps de prisonniers sommaires ont été établis pour les hommes afin de prendre le temps de séparer les civils des rebelles. Mais du fait du flux important de personnes à trier, des problèmes sont vite apparus. En effet, la mise en place de ces camps, gérés par le ministère de l'Intérieur n'avait pas été planifiée et les moyens logistiques supplémentaires indispensables n'étaient pas disponibles (réf. 214).

Le commandant des opérations militaires en zone urbaine devient de facto le garant de la sécurité et des conditions de vie de la population civile. Il devrait donc disposer, dès le déclenchement des opérations, de moyens logistiques adaptés et suffisants pour organiser ce soutien en collaboration, si elles sont présentes, avec les organisations institutionnelles et non gouvernementales.



© Reuters

■■■ LE DÉFI DES RÈGLES D'ENGAGEMENT

En 1995, ces règles, qui ne concernaient évidemment que les forces fédérales, ont été considérées comme trop rigides et excessivement centralisées. A maintes occasions¹⁵, les unités russes n'ont pas engagé le combat alors qu'elles en avaient la possibilité. Même s'il était parfois délicat de certifier qu'un objectif était bien une cible militaire, l'absence de prise de responsabilité des officiers s'ajoutait à la confusion.

Néanmoins, au cours de la bataille, ces règles ont souvent été transgressées en raison d'une excessive nervosité, d'un désir de vengeance, voire de l'état d'ébriété avancé de certains hommes. Le respect¹⁶ des règles d'engagement a eu tendance à être de moins en moins rigoureux et des exactions ont été commises (réf. 11, 26).

Lors de combats qui durent face à un adversaire irrégulier, on observe souvent un relâchement dans l'application des règles d'engagement, ce qui entraîne directement une augmentation des dommages collatéraux. Souvent, l'ennemi asymétrique cherche à provoquer ces dérives dans les forces régulières, car il veut susciter l'indignation de la population. C'est pourquoi, ces règles devraient être claires, simples, comprises et assimilées par tous, sans pour autant brider l'initiative.

¹⁵ Une unité d'artillerie a observé un char tchéchène manœuvrer pendant une heure sans tirer parce qu'elle n'avait pas reçu d'instructions dans ce sens. Autre exemple, un hélicoptère a repéré la position d'un lance-roquette multiple de type *Grad* : au lieu d'attaquer, l'hélicoptère a survolé la position en essayant en vain de demander à la radio s'il devait ouvrir le feu.

¹⁶ Une étude menée par le Capitaine Kevin Brown des *US Marines* rappelle que le même type de relâchement dans le respect des règles d'engagement se produisit dans les troupes américaines à Manille (1945), à Séoul (1950) et à Huê (1968).

CHAPITRE 2

ÉTUDE PAR FONCTIONS OPÉRATIONNELLES



Remarque : seules sont développées les fonctions opérationnelles pour lesquelles des enseignements ont été effectivement tirés.

■ ■ ■ COMMANDEMENT

Outre les problèmes de coordination interministériels et interarmées déjà évoqués (chapitre 1), il semble qu'au niveau du commandement fédéral, l'insuffisance de la planification a été l'une des principales causes des difficultés russes.

Du fait de la pression politique qui voulait emporter la décision rapidement, la planification a été réalisée en seulement deux semaines alors qu'une opération de ce type est extrêmement complexe. Ainsi, de nombreux points ont été négligés. La première erreur des Russes a été de sous-estimer l'adversaire et de surestimer leurs propres forces. Très peu renseigné sur le dispositif de défense et les modes d'actions des Tchétchènes, le commandement ne pensait pas trouver une forte résistance. Ainsi, estimant que la ville ne serait pas défendue, l'entrée des troupes russes dans Grozny en 1994, avec des chars en tête suivis par de l'infanterie embarquée, visait plus à faire une démonstration de force qu'à mener un réel combat (réf. 11, 25, 28).

Un entraînement préalable ne semblait donc pas utile surtout face à des rebelles considérés comme peu entraînés et dont on supposait qu'ils se replieraient dans les montagnes. De plus, l'encercllement de la ville n'ayant pas été complet¹⁷, ces derniers ont pu se ravitailler, recevoir des renforts et évacuer leurs blessés hors de la zone des combats. Au demeurant, choisir d'attaquer en hiver, dans une période peu propice aux opérations aériennes a été pénalisant pour obtenir d'éventuels appuis feux (réf. 11, 12, 25).

La planification d'une opération urbaine d'une grande ampleur demande du temps qu'il faudrait mettre à profit pour obtenir des renseignements confirmant ou infirmant les hypothèses initiales et parfaire l'entraînement des unités engagées.

■ ■ ■ TÉLÉMATIQUE

Les équipements de transmissions étaient souvent incompatibles entre les forces des deux ministères et les procédures de camouflage étaient ignorées ou différentes selon les unités (réf. 11, 21). Les Russes, pour coordonner leurs actions devaient parler en clair à la radio ce qui a facilité les intrusions tchétchènes. Ils ont ainsi réussi à provoquer de nombreux tirs fratricides¹⁸. Certaines missions d'appui aérien et des tirs d'artillerie ont même été détournés au profit des insurgés.

Le colonel-général Yuriy Zalogin, chef des transmissions des forces armées russes, lors d'une interview donnée aux journalistes en octobre 1999, évoqua le manque d'appareils d'encryptage qui

¹⁷ 123 accès ont été répertoriés pour Grozny. L'infiltration de petites équipes particulièrement mobiles et difficilement décelables a été facilitée par un dispositif d'encerclement poreux en raison du manque de troupes.

¹⁸ Au total pour l'ensemble de la guerre en Tchétchénie en 1996, Olga Oliker estime que 60% des pertes ont été provoquées par des tirs fratricides (réf. 11).

auraient pu assurer des communications sûres durant le conflit de 1994-1995. Ainsi, pour pallier cette sérieuse faiblesse des troupes fédérales, le dernier équipement de communication à évocation de fréquence *Akveduk* a été livré en novembre 1999 à presque tous les échelons, rendant impossible l'interception et le déchiffrement des communications. Néanmoins, des problèmes d'interopérabilité persistent entre les forces du ministère de l'Intérieur et les forces du ministère de la Défense (réf. 21).

Le manque d'interopérabilité dans le domaine des transmissions entre des forces d'armées, de nationalités ou de ministères différents, empêche d'établir des liaisons protégées. Cela facilite les intrusions dans les réseaux radios, notamment lorsque l'adversaire maîtrise la langue pratiquée.

A contrario, les Tchétchènes emploient leur langue maternelle que les Russes ne peuvent comprendre sans interprètes. Ils ont utilisé au niveau tactique des radios portatives de type *Motorola* ou *Kenwood* et disposaient aussi de nombreux matériels russes abandonnés en 1992. De plus, au début des combats en 1994-1995, la téléphonie mobile aurait été utilisée par les rebelles avant que les Russes ne détruisent les relais. En 1999-2000, les Tchétchènes continuaient d'utiliser des appareils de communications étrangers, en particulier le système de téléphonie mobile *Iridium* produit par *Motorola* ou encore des stations *INMARSAT* pour les liaisons internationales ou à grande distance. Néanmoins, la guerre électronique russe aurait eu les moyens de localiser rapidement les téléphones cellulaires utilisés par les chefs tchétchènes, afin de déclencher des frappes¹⁹ (réf. 11, 215).

Il faudrait pouvoir disposer d'interprètes et d'éléments de guerre électronique afin d'intercepter les communications de l'ennemi irrégulier qui utilise souvent des technologies non protégées de gamme civile.

Il convient de souligner qu'en zone urbaine, la propagation des ondes est particulièrement difficile à cause de la taille des immeubles, de la présence de nombreuses lignes électriques et d'antennes de communication parasitant certaines fréquences. En raison de ces nombreuses interférences, un nombre limité de fréquences (plutôt les fréquences basses de la bande) a dû être utilisé par les belligérants facilitant ainsi les intrusions tchétchènes. Plus tard, afin d'améliorer la qualité de leurs liaisons, les Russes ont utilisé des avions équipés de stations relais en raison d'une menace sol-air relativement faible (réf. 11, 215).

En combat urbain, le cloisonnement des unités et la nécessaire réactivité imposent de donner de nombreux ordres à la voix. Le choix des fréquences par les officiers de transmissions est particulièrement délicat en raison des problèmes de propagation des ondes électromagnétiques. L'emploi de stations relais aériennes, quand il est possible, peut être un bon palliatif. À défaut, l'utilisation de la téléphonie mobile, à condition de conserver la maîtrise des relais, peut être ponctuellement une alternative.

Enfin, pour aggraver la confusion dans la transmission des ordres, les tireurs d'élite tchétchènes abattaient systématiquement les opérateurs radios. Ces derniers cachaient alors leurs antennes dans leur treillis mais oubliaient parfois, sous le feu, de les reconnecter à la radio (réf. 25).

¹⁹ Le général Douaïev aurait été localisé et tué en avril 1996 grâce à ce type de repérage.

Les postes de communication légers semblent essentiels aux opérations en zones urbaines, non seulement pour des raisons de mobilité, mais également pour des raisons de discrétion. En effet, les opérateurs radio jusqu'au plus petit échelon constituent toujours des cibles privilégiées pour les tireurs d'élite ennemis.

■ ■ ■ RENSEIGNEMENT

C'est certainement, dans les forces fédérales russes le domaine qui a été le plus déficient pendant la phase de préparation en 1994. En particulier, le renseignement d'origine humaine a été notoirement insuffisant.

Les Russes ne disposaient que de peu d'informations sur la ville. Les cibles potentielles pour l'artillerie et les frappes aériennes n'étaient pas répertoriées. La guerre électronique n'a pas été utilisée pour brouiller les lignes de communications du président Doudaïev. Peu de reconnaissances ont été menées avant l'attaque. A titre d'exemple, les cartes disponibles, chichement distribuées, étaient à l'échelle 1/100.000°. Il n'y avait pas de photos de satellites et les photographies aériennes étaient rares, car les missions de reconnaissance - quand elles ont été demandées - n'avaient pu être réalisées (réf. 11, 25).

En outre, le commandement russe n'a pas tenu compte des avertissements des Tchétchènes loyalistes à Moscou. Les assauts menés par ces derniers avaient échoué en août, octobre et en novembre 1994 : une de leurs colonnes de chars avait même été détruite dans la ville par les rebelles. Aucun enseignement n'avait été tiré de ces premiers échecs.

Au delà des déficiences de la chaîne de renseignement, c'est certainement la sous-estimation de l'adversaire, du fait de l'aveuglement idéologique ou culturel du commandement, qui constitue l'une des toutes premières causes des déconvenues.



En 1999-2000, les Russes n'ont pas reproduit ces erreurs. En amont de l'assaut sur Grozny, des unités de reconnaissance se sont infiltrées dans la banlieue de la ville dès la mi-novembre. Cette fois, la préparation documentaire a été plus rigoureuse, puisque les axes menant au centre-ville, mais aussi à toutes les installations publiques ont été répertoriés. Les Russes ont exploité toutes les archives disponibles pour établir des cartes où figuraient les égouts et autres passages souterrains de l'agglomération. Avant l'attaque, des unités de reconnaissance et du génie explorèrent ces cheminements (réf. 11, 21).

La localisation et l'étude des possibilités des infrastructures publiques telles que les réseaux de communication souterrains et les égouts font partie des besoins cruciaux en renseignement avant une action en zone urbaine. Des unités spécialisées dans la recherche du renseignement devraient disposer des équipements nécessaires et s'entraîner à l'infiltration dans ces milieux souvent aquatiques et parfois nauséeux.

Début décembre 1999, les troupes russes ont complètement encerclé la ville. Afin d'éviter des embuscades contre les troupes progressant dans Grozny, le commandement russe a déployé préalablement des petites unités spéciales de reconnaissance urbaine. Ainsi, quatre compagnies de snipers prirent position dans la ville avec 50 à 60 tireurs d'élites par unité. Ces derniers, soutenus par l'armée de terre et des unités des forces spéciales, traitèrent les cibles à leur portée et surtout renseignèrent sur les activités et les mouvements des forces tchétchènes. Ils ont aussi servi d'observateurs pour déclencher des feux d'artillerie sur les positions rebelles décelées (réf. 21). Ce mode d'action a d'ailleurs été, semble-t-il, repris par la coalition alliée en Irak dès 2003, notamment lors de la conquête de Bassora par les unités britanniques²⁰.

L'infiltration préalable d'équipes de renseignement et d'observation capables de guider dans la profondeur des tirs d'appui feu sol-sol ou air-sol paraît faciliter l'engagement des unités blindées en zone urbaine.

A la différence de la première bataille, des Tchétchènes fidèles à Moscou ont été cette fois engagés pour combattre d'autres Tchétchènes. Ces combattants tchétchènes loyalistes ont été placés sous les ordres de l'ancien maire de Grozny, Bislan Gantamirov. Ce dernier déclarait qu'il voulait réhabiliter le peuple tchétchène aux yeux des Russes et de la communauté internationale. Il forma plusieurs bataillons de combattants, dont un détachement de réaction rapide. Ses hommes pouvaient parler avec la population locale d'origine tchétchène et obtenir des renseignements très précieux et précis sur les positions et le dispositif des rebelles. En 1994-1995, seuls les rebelles s'étaient servis de la population en tant que source de renseignement (réf. 21, 29).

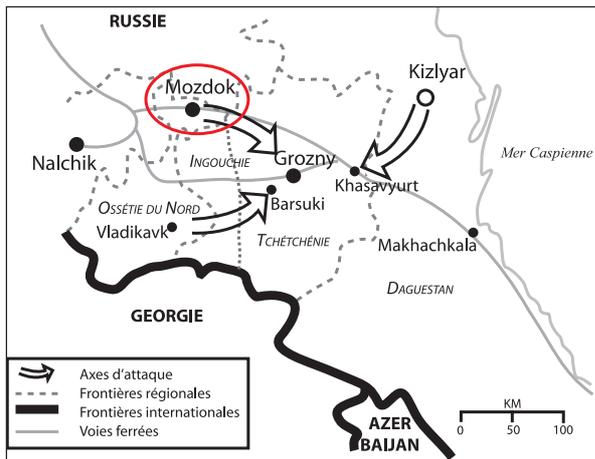


Dans une guerre contre-insurrectionnelle, l'emploi de troupes locales fiables aux côtés des troupes d'intervention peut permettre une meilleure communication avec la population et donc, améliorer la collecte du renseignement.

²⁰ Cf. le cahier du RETEX du CDEF / DREX : *Enseignements de l'Opération Iraqi Freedom* (édition septembre 2003).

LOGISTIQUE

En milieu urbain, la logistique revêt un caractère spécifique et, par certains aspects, elle est soumise à plus de contraintes qu'en terrain ouvert : on peut citer par exemple les difficultés pour réparer un véhicule blindé dans une rue étroite, réapprovisionner des unités dans le réseau d'égouts de la ville ou évacuer les blessés à partir des étages supérieurs des immeubles (réf. 26, 214).



Pour l'opération de 1994-1995, un énorme effort logistique avait été consenti. L'essentiel des moyens logistiques a été regroupé à Mozdok à 110 km de Grozny. Cette ville possédait un aéroport et de bonnes infrastructures ferroviaires. Néanmoins, sur chacun des trois axes d'attaque, des moyens logistiques (carburant, maintenance, soutien de l'homme avec boulangeries et tentes chauffées) ont dû être déployés à Vladikavkaz et Kizlyar (en plus de ceux de Mozdok), ce qui a largement compliqué la tâche des logisticiens. En outre, le transport des approvisionnements vers Grozny a été difficile, surtout en hiver, sur des pistes défoncées et boueuses, où d'abord 2850, puis 6700 camions ont

circulé sur les trois pénétrantes. Une brigade de circulation ad hoc a dû être créée pour gérer ces flux. Les Russes avaient oublié qu'en Afghanistan la 40^{ème} armée avait sa propre brigade de circulation pour effectuer cette mission. Cela prouve encore une fois l'amnésie de l'armée russe (réf. 214).

Dans une opération d'envergure en zone urbanisée, la gestion des flux logistiques nécessite souvent une coordination fine des mouvements et un appui à la circulation sur les axes qui mènent à l'agglomération.

Une fois conquis, l'aéroport au nord de Grozny a servi de base avancée où, en particulier, trois boulangeries de campagne (pouvant fabriquer quotidiennement un total de 18 tonnes de pain) ont été positionnées. Les soldats russes ne devaient donc pas manquer de nourriture. En effet, contrairement à beaucoup d'autres domaines, les approvisionnements en nourriture avaient été correctement anticipés. Ainsi, il était prévu de nourrir les hommes avec 5000 calories par jour pour compenser le froid (réf. 213, 214).

La problématique du ravitaillement de l'avant

Malgré tous ces efforts, le problème constant a été la logistique de l'avant, si tant est qu'on puisse encore distinguer « avant » et « arrière » dans un champ de bataille urbain où l'imbrication est constante. Ainsi, les camions de ravitaillement russes, trop vulnérables pour pénétrer dans la zone de combat, devaient décharger leurs cargaisons à l'entrée de la ville. C'était encore plus problématique pour les citernes de carburant ou d'eau ou les cuisines roulantes, qu'un seul impact pouvait neutraliser

définitivement. Il a donc fallu organiser une rupture de charge en arrière de la zone des combats, pour tout transborder dans des blindés. Ainsi, trois à cinq blindés étaient nécessaires pour livrer le volume d'un camion de ravitaillement. Ce prélèvement de blindés au profit du ravitaillement a été si important qu'avec les indisponibilités techniques (voir supra), une unité de combat ne disposait plus, en moyenne, que de 40% de ses blindés. Comme les soldats des unités logistiques tombaient souvent dans les embuscades des rebelles, des rotations successives d'unités combattantes ont été organisées au profit de l'arrière, ces unités ne pouvaient alors plus ni combattre, ni se reposer. En outre, les blindés, pour faire le plein en carburant ou s'approvisionner en munitions, devaient abandonner leur position (souvent pendant la nuit), ce qui a causé de nombreux cas de confusion, voire de tirs fratricides, mais aussi l'abandon de positions chèrement acquises parce que les fantassins croyaient que les blindés se repliaient (réf. 25, 26, 213, 214).

En agglomération, du fait de l'absence d'un front continu et des possibilités d'infiltrations ennemies, la menace est omniprésente sur le ravitaillement des troupes au contact. Des véhicules blindés, avec escorte, doivent généralement être dédiés à cette mission.

Certains ravitaillements (eau, vivres, munitions de petit calibre...) nécessiteraient parfois d'être conditionnés en charges portatives par une ou deux personnes afin de gagner des délais et de réduire la vulnérabilité des plots de ravitaillement dans la zone des combats.

Enfin, sur le plan du soutien de l'homme, les équipages d'engins blindés très exigus, ne disposant pas d'ancrages extérieurs, ont dû combattre privés de toute logistique personnelle, sans même un sac à dos, car ces équipements étaient restés dans des camions incapables d'approcher de la zone des combats. Combattant en plein hiver, ces hommes ne disposaient ni de tentes, ni de duvets, ni de vêtements de rechange (réf. 213, 214).

Engagés en zone urbaine dans un combat continu et particulièrement éprouvant, les unités au contact devraient disposer du maximum d'autonomie, en particulier dans le domaine du soutien de l'homme (vivres, campement, équipements...), pour pallier les difficultés du ravitaillement.

Transporter, transborder les munitions, le carburant et l'eau à l'avant ont donc été particulièrement difficiles. En effet, nourrir les hommes avec des repas chauds, fournir de l'eau de qualité en abondance, offrir des conditions décentes pour récupérer, ont été les préoccupations majeures de la logistique à Grozny. Pourtant, malgré tous les efforts consentis en amont, les Russes n'ont pas réussi à assurer de façon satisfaisante le soutien de l'homme.

Une consommation élevée de munitions

L'histoire militaire a déjà démontré que les consommations en munitions sont plus élevées au cours des opérations en zone urbaine. Par exemple, au cours de la Deuxième Guerre Mondiale, un soldat canadien écrivait à propos des combats en Italie :

« Les consommations en munitions, notamment les munitions de mitrailleuses et les grenades, sont susceptibles d'être élevées. Tu dois t'y attendre. Toi et tous les autres - chaque soldat - devez

COMPTER LES COUPS, sinon vous serez pris au dépourvu, vos mitraillettes Thompson seront vides et vous n'aurez plus de grenades. »

L'expérience russe à Grozny l'a rappelé tout particulièrement : le service du ravitaillement a reçu des « demandes exceptionnellement élevées » de différents types de grenades (explosives, au phosphore, fumigènes, lacrymogènes...), de charges de destruction, de munitions pour lance-flammes, et d'armes antichars (réf. 26, 214).

Les consommations en munitions, particulièrement en petit calibre et en grenades de tout genre, sont toujours très élevées en combat urbain.

Maintenance

La maintenance a posé d'énormes problèmes, et pas seulement du fait des tirs ennemis. Au total en 1994-1995, 225 blindés ont été détruits. Le taux moyen de disponibilité semble avoir oscillé autour de 62% (846 véhicules blindés sur les 2221 engagés au combat ont été au moins indisponibles temporairement). Ces pannes ont été dues en partie à la vétusté du parc russe : 26 % des réparations ont du être effectuées par des ouvriers d'usine, car elles relevaient du niveau constructeur (systèmes électriques, chargement automatique, transmissions...).

Il faut également souligner l'acheminement sur place d'une grande quantité de matériels non opérationnels (217 blindés, 338 véhicules à roues, 41 pièces d'artillerie) et donc, à remettre en condition sur place. C'est sans doute également une conséquence de la planification précipitée : elle a contraint certaines unités pourvoyeuses à envoyer rapidement le matériel requis sans le remettre en état. La pratique courante consistait donc à acheminer des matériels complets, comme stock mobile de pièces et à pratiquer leur « cannibalisation » (réf. 213,214).

Santé

L'état sanitaire, physique et moral, des unités russes a commencé à décliner dès le début de l'intensification des combats. En moins d'un mois environ 15% des soldats souffraient d'hépatite virale²¹. La plupart étaient victimes de dysenterie et d'infections respiratoires pouvant se transformer en pneumonie. Ces pathologies ont souvent eu pour cause les problèmes de ravitaillement en eau²². A cours d'eau potable, alors que le combat de rues déshydrate, les hommes ont bu l'eau croupissante débitée par des réseaux détériorés. Le manque d'hygiène corporelle et vestimentaire a aggravé les blessures. Le soutien médical (un auxiliaire sanitaire par compagnie, un médecin et un poste de secours

²¹ Une brigade a eu simultanément 240 cas.

²² Les Américains ont identifié à leur niveau des enseignements de base qui ont fait défaut lors de la première bataille de Grozny. Ainsi lors d'exercice d'entraînement, telle que celui mené par une brigade médiane au *Joint Readiness Training Center* (JRTC) à Fort Polk en Louisiane pour conquérir Shugart-Gordon, un hameau de 29 bâtiments sur un kilomètre carré, les Américains ont observé la lacune suivante : leurs troupes ont commencé à produire leurs premiers litres d'eau potable qu'au bout de 4 jours. Ils en ont déduit qu'il faut chercher à maintenir une hygiène minimale grâce à l'apport régulier d'eau (réf. 27).

par bataillon, une antenne chirurgicale par régiment)²³ semble cependant avoir très correctement soigné le personnel qu'il recevait (réf. 25, 26, 213, 214) .

Les besoins en eau potable ne devraient jamais être sous-estimés en agglomération, car les réseaux de distribution sont généralement coupés ou pollués. L'autonomie des combattants en eau potable devrait être maximale en début d'action. De plus, le ravitaillement en eau devrait être toujours anticipé en envisageant le déploiement d'unités de purification.

Le manque d'hygiène personnelle peut entraîner un taux élevé d'indisponibilité des combattants. Les règles d'hygiène en campagne méritent d'être inculquées sérieusement lors de la formation individuelle et contrôlées par le commandement de contact.

De plus, la relève des blessés subissait les mêmes difficultés que les approvisionnements. Des BTR 80 ont du être spécialement aménagés car les Tchétchènes tiraient sur les véhicules ou les hélicoptères sanitaires. Alors que les prévisions habituelles sont normées à environ un décès pour trois ou quatre blessés, dans le cas de Grozny, le rapport tués au combat / blessés au combat fût plus élevé. Ainsi, pour les troupes russes, le ratio morts / blessés était de 3 pour 1, soit trois fois plus de morts que de blessés. Parfois assoiffés et affamés, souvent épuisés par des nuits sans sommeil, de nombreux blessés ont du attendre la nuit pour être relevés en raison de la menace des tireurs d'élite tchétchènes : beaucoup sont morts faute de soins à temps (réf. 26, 214).



Au même titre que le ravitaillement de l'avant, la relève des blessés est particulièrement délicate en zone urbaine. Les unités au contact devraient pouvoir disposer des matériels et de personnel formé aux gestes de premiers secours afin d'intervenir rapidement sur un blessé avant d'organiser son évacuation. En effet, celle-ci peut être plus ou moins longue en raison de l'imbrication des belligérants et de l'intensité des combats. Enfin, l'évacuation devrait se faire le plus souvent sous blindage face à un ennemi qui ne respecte pas les conventions internationales.

Les statistiques de la Croix Rouge montrent habituellement qu'il y a 23% de blessés par mines, 26% par balle, 46% par éclat d'obus, 2% par brûlures et 3% de traumatismes divers. A Grozny, il faut noter la prédominance de blessures par éclats d'obus de mortiers et un fort pourcentage de brûlures, sans doute dues aux pièges et aux cocktails Molotov, mais aussi au phosphore résiduel lors des assauts. La majorité des tués ont été frappés par balle à la tête par des snipers. (voir annexe 3 : Localisation des blessures à travers le temps) (réf. 26, 214, 216).

²³ Ces normes sont à rapporter aux effectifs réels des unités.

Les blessures causées par les brûlures, les éclats et les balles tirées par les tireurs d'élite semblent être plus courantes dans les combats en zone urbaine que dans des milieux plus ouverts.

Enfin, de nombreux troubles psychologiques ont été identifiés pendant les combats. Selon un sondage mené auprès de plus de 1312 soldats, environ 72 % souffraient de pathologies mentales. Presque 75 % réagissaient exagérément à l'effet de surprise, environ 28 % souffraient de symptômes névrotiques et environ 10 % manifestaient des réactions émotives aiguës. Si leur expérience en Afghanistan les avait sensibilisés à de tels troubles, les Russes n'étaient pas suffisamment préparés à traiter des problèmes de santé mentale d'une telle ampleur. Ces troubles se sont aggravés et ont perduré car de nombreux soldats n'avaient pas reçu à temps les traitements appropriés.

L'enquête médicale fait état d'une corrélation directe entre la gravité des cas enregistrés et la durée d'exposition continue au stress du combat et à ses à-côtés pénibles (précarité du repos, maladies, manque d'eau, nourriture froide et sèche...) (réf. 25).

Les troubles psychologiques provoqués par l'intensité des combats urbains devraient être traités au plus vite pour qu'ils ne deviennent pas irrémédiables. La présence de psychiatres et une dotation en médicaments appropriés paraissent indispensables dans ces combats fortement générateurs de stress.



CONTACT

On a déjà observé (chapitre 1) que l'état de l'armée russe en 1994 est déplorable sur le plan de l'organisation, des équipements et du moral : unités incomplètes, hétérogènes, mal équipées, peu entraînées, indisciplinées, voire corrompues... Cette déliquescence a été particulièrement lourde de conséquences pour les unités de mêlée engagées dans la ville face à un adversaire agressif et motivé.

La nécessité d'un entraînement spécifique

De surcroît, l'entraînement est apparu insuffisant : même si les savoir-faire de base étaient parfois maîtrisés, les unités n'avaient pas l'habitude de manœuvrer ensemble. Enfin, habituellement, les unités russes ne s'entraînaient pas spécifiquement au combat en zone urbaine, mais plutôt sur des terrains en zone ouverte. En effet, aucune unité n'avait réalisé le moindre exercice technique ou tactique en rapport avec une opération en milieu urbain.

En théorie, pour les unités régulières de niveau compagnie, seulement 5 à 6 heures sur les 150 heures d'instruction prévues dans le catalogue des savoir-faire tactiques étaient consacrées à ce combat si spécifique (réf. 11).

Ces troupes mal préparées et peu homogènes ont donc perdu leur capacité de réaction lors des premiers jours du combat. Beaucoup de soldats ont paniqué, ont fui ou déserté. En effet, les officiers, cibles privilégiées des snipers, n'avaient pas d'adjoints ou de subordonnés ayant suivi une formation tactique pour leur succéder. Les unités qui perdaient leurs chefs n'effectuaient alors aucune manœuvre, ni pour se dégager, ni pour se soutenir mutuellement (réf. 11).

Seules quelques troupes aéroportées et les forces spéciales dont les *Spetsnaz* et les tireurs d'élite du FSB (service de sécurité fédéral) ont conservé leurs aptitudes à combattre en zone urbaine, mais surtout dans le cadre de la lutte antiterroriste. Certes, ils possédaient les techniques du combat urbain pour mener des actions ciblées, mais leur nombre était insuffisant pour reprendre à eux seuls une ville telle que Grozny (réf. 11).

Le manque d'entraînement préalable au combat en zone urbaine a profondément obéré la combativité et l'efficacité d'unités qui manquaient par ailleurs de cohésion et qui se connaissaient mal entre elles.

Les tireurs d'élites

Les tireurs d'élite ont largement été employés des deux cotés, mais les Tchétchènes ont été extrêmement efficaces, en particulier pour ralentir les convois ou pour forcer une colonne à emprunter une autre route plus favorable à une embuscade. En effet, les snipers contrôlaient les voies menant à des intersections importantes. Les principales pertes russes à Grozny ont été d'ailleurs occasionnées dans les grands espaces ouverts entre les immeubles (réf. 25).

La progression des troupes en zone urbaine devrait se faire, si possible, entre les immeubles en créant éventuellement des brèches dans les murs et éviter au contraire la progression le long des rues larges qui fournissent d'excellentes occasions de tirs pour les tireurs d'élite.

Une technique utilisée par les Tchétchènes était de blesser un soldat aux jambes, puis d'attendre que ses camarades viennent le secourir pour les éliminer à leur tour (réf. 25, 114). Ces snipers étaient difficilement localisables, car ils pouvaient aussi bien se trouver dans les étages supérieurs des immeubles ou dans des tranchées, voire sous des dalles de béton qui couvraient les sous-sols. Ces dalles pouvaient être soulevées avec des crics fournissant ainsi des positions de tirs d'embuscade, puis étaient reposées. Les troupes d'assaut russes eurent d'énormes difficultés pour discerner les simples décombres des zones d'embuscades. Face à cette menace, les tireurs d'élite russes ont souvent représenté la meilleure parade. De véritables duels de snipers ont eu lieu en plusieurs occasions (réf. 21).

L'efficacité des tireurs d'élite n'est plus à démontrer en combat urbain. Un seul tireur d'élite peut désorganiser une unité en éliminant les chefs, les équipages de chars ou les servants des pièces mortiers... Quelques-uns de ces tireurs peuvent aussi contrôler une rue ou un espace découvert. Mais surtout ils entretiennent chez l'adversaire un sentiment de danger constant. Face à une telle menace, la meilleure riposte semble être de disposer de tireurs d'élite équipés et entraînés pour l'anti-sniping.

Les progrès russes

En 1995, après l'échec de la première offensive, les Russes se sont ressaisis en modifiant sensiblement leurs modes d'action.



© Dmitry Belyakov/AP

Ces progrès ont été rapides en particulier sur le plan tactique. Lors de l'assaut des zones urbanisées, la progression s'est faite, non plus avec l'envoi de colonne blindée de manière hasardeuse, mais au contraire bloc par bloc, de manière progressive et rigoureuse. Les Russes ont ainsi constitué des petits groupes d'assaut mobiles qui ont progressé avec des appuis feux systématiques (malgré les destructions matérielles que cela engendrait et la présence de la population civile). L'autorité, l'autonomie et l'initiative des jeunes officiers ont été renforcées au sein de ces groupes d'assaut. Désormais, l'infanterie progressait par les hauts, en consommant d'ailleurs beaucoup d'échelles métalliques. Certains groupes d'assaut ont été dotés d'une corde et d'un grappin par homme, qui permettaient en particulier d'éviter les itinéraires piégés et de traîner à distance les objets suspects.

Ils ont aussi tenté d'améliorer la coordination entre unités terrestres, ainsi qu'avec les moyens aériens, afin qu'un appui mutuel soit systématiquement recherché.

Mais la coordination des unités est restée particulièrement délicate à réaliser en raison de la concentration importante des troupes dans un espace réduit et cloisonné. Les Russes ont ainsi constaté que les limites entre les unités restaient toujours des points faibles sur le plan tactique et qu'il ne fallait pas seulement se préoccuper des limites horizontales. Dans certains cas, alors que les forces fédérales occupaient le rez-de-chaussée et le premier étage d'un immeuble, les Tchétchènes prenaient et tenaient les étages supérieurs et parfois les toits. Cherchant aussi à se protéger de la puissance des feux indirects et aériens adverses, les Tchétchènes collaient au plus près les lignes russes à une distance de 50 à 250 mètres (réf. 11, 25).

En zone urbaine, les limites entre les unités amies et les lignes de confrontation entre belligérants sont difficilement repérables d'autant qu'elles évoluent rapidement. Elles peuvent être horizontales et verticales car le combat se déroule dans les trois dimensions. En outre, l'ennemi irrégulier va généralement chercher à s'imbriquer dans le dispositif ami afin de limiter sa supériorité en terme d'appui feu. Une attention toute particulière doit donc être portée en planification à la définition des lignes de coordination amies.

S'ajoutant à la confusion provoquée par le port du même uniforme (celui de l'armée soviétique) chez les belligérants, cette tactique de l'imbrication obligea les Russes à limiter les tirs aériens et sol-sol, souvent fratricides. La guerre est devenue ainsi l'affaire des chefs de section et de groupe, niveaux de commandement qui étaient pourtant les échelons les plus déficients chez les Russes, du fait du manque d'initiative individuelle des jeunes chefs (réf. 11, 25, 28).

En raison du cloisonnement du terrain, le niveau des combats en zone urbaine se situe souvent au niveau des sections, voire des groupes (détachements interarmes) : cet échelon doit disposer d'une certaine autonomie et pouvoir faire preuve d'initiative. A cet effet, l'entraînement, indispensable, devrait permettre l'acquisition de réflexes et la coordination interarmes (voire interarmées) devrait être initiée dès ces niveaux de décision.

Des techniques nouvelles ont également été adoptées. Par exemple, l'emploi de phares de recherche, la nuit, a gêné les snipers adverses qui utilisaient les intensificateurs de lumière pris aux Russes, et il a facilité l'orientation des unités. De même, les Russes ont intégré dans leurs colonnes blindées des véhicules de défense anti-aérienne ZSU 23-4 et 2S6 pour pouvoir appuyer l'assaut par leurs feux directs avec une cadence rapide en site positif et ainsi, traiter des objectifs dans les étages élevés. Néanmoins, leur faible blindage en faisait des cibles de choix pour les Tchétchènes (réf. 217).



TOS1

Enfin les forces fédérales ont largement utilisé les munitions thermobariques²⁴. De différents calibres, elles ont montré leur efficacité face à du personnel retranché en espace clos, en particulier au sous-sol. De même, le lance-flammes RPO-A SHMEL, déjà utilisé dans les tunnels et les grottes en Afghanistan, a confirmé son efficacité à Grozny. D'un poids de 11 kg, ce lance-flamme portatif d'un nouveau type projette à 600 mètres une roquette incendiaire. Sa version lourde sur châssis T72, le TOS1, avec une portée de 3500 mètres joua un rôle particulier comme arme de terreur (réf. 11, 25, 218, 219).

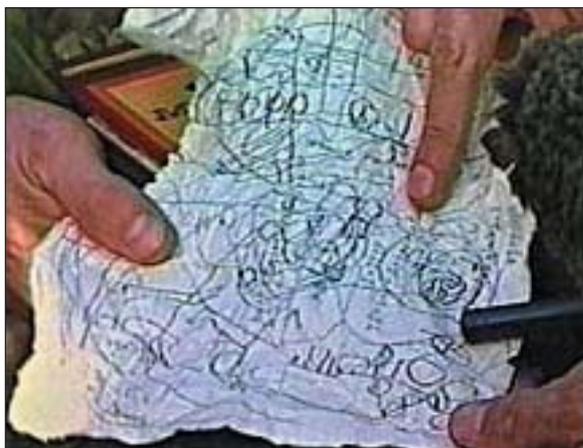
Au risque de provoquer des pertes civiles, de tels déluges de feu avaient ainsi pour but de maximaliser la pression psychologique et de démontrer l'inanité d'une résistance prolongée face à une armée fédérale capable de frapper impunément.

Une forte proportion de munitions fumigènes et incendiaires (au phosphore) a également été tirée (20 à 25% des obus). En effet, les écrans de fumée permettaient la progression des unités. Les gaz lacrymogènes ont été aussi d'une grande utilité pour déloger les insurgés (réf. 217, 218).

La bataille de Grozny a confirmé le besoin élevé, en zone urbaine, de munitions à effets spéciaux (fumigènes, incendiaires...). En particulier, les munitions modernes à effet de zone et anti-structures paraissent efficaces pour neutraliser des adversaires bien retranchés. Ces dernières devraient néanmoins être suffisamment précises pour limiter les dommages collatéraux.

En revanche, au cours de ces combats, les balles traçantes furent écartées parce qu'elles pouvaient révéler la position de tir (réf. 21).

²⁴ Autre terme : *fuel-air*. Munition qui absorbe l'oxygène ambiant ce qui augmente énormément la pression atmosphérique localement (1,5 à 2 fois supérieure à la surpression provoquée par une munition conventionnelle) à une température ambiante de 2 500 à 3000 degrés centigrades. Les destructions provoquées sont immenses mais sans effet résiduel.



Le problème récurrent de la cartographie

Malgré l'effort fourni pour la fonction renseignement (voir supra), les unités russes au contact n'ont généralement disposé que de cartes au 1/100000^e, peu fiables, alors qu'au minimum, des cartes au 1/25000^e sont nécessaires en zone urbaine. C'était un handicap d'autant plus pénalisant que les Tchétchènes connaissaient parfaitement, comme tout défenseur indigène, la topographie urbaine locale. Les Russes se sont souvent perdus²⁴ ou ont été attirés dans des embuscades, voire ont échangé

des tirs fratricides en raison d'erreurs de localisation. Surtout, la coordination et les limites entre unités étaient difficiles à établir en raison du manque de cartes souvent remplacées par des croquis trop imprécis. Les éclaireurs des unités ont rencontré des difficultés, lors des combats, pour localiser les objectifs et apprécier fidèlement la situation. Ces difficultés sont exacerbées par l'aspect en trois dimensions du terrain qui rend délicat la localisation et la provenance des menaces (réf. 25, 217).

Sans système GPS, la localisation dans une ville reste un problème complexe pour les forces qui ne connaissent pas le terrain. Dans tous les cas, elles devraient disposer de référentiels cartographiques communs, précis et actualisés.

Une capacité limitée au combat continu

Les troupes fédérales au contact ne disposaient que de très peu de moyens de vision nocturne, ce qui a limité leur capacité à combattre de nuit. De plus, les moyens existants se sont révélés peu performants du fait des fumées et des lueurs dégagées par les nombreux incendies. Les moyens aériens étaient également sous équipés en moyens d'acquisition nocturne et donc incapables de fournir un appui feu pendant la nuit. Les Tchétchènes ont souvent profité de cette lacune capacitaire pour reprendre les positions perdues pendant la journée ou encore s'infiltrer entre les lignes russes (réf. 11).

Même si les caractéristiques du combat en zone urbaine relativisent l'efficacité, une dotation généralisée pour les unités de mêlée de moyens individuels de vision nocturne constitue un avantage indéniable sur des combattants irréguliers en leur permettant de conduire un combat quasi-continu.

Une évolution dans l'emploi des chars

Au début de l'offensive, les chars ont été engagés en tête de colonne, appuyés par de l'infanterie motorisée et des groupes équipés de lance-flammes. Quelques mois plus tard, du fait des pertes subies, ils ont été employés en priorité pour participer au bouclage de la ville, pour repousser les contre-attaques et fournir un appui à l'infanterie. Ainsi, pendant les assauts, les chars progressaient derrière l'infanterie à une distance supérieure à la portée effective des armes antichar adverses mais assez près pour permettre l'appui de l'infanterie de tête avec les mitrailleuses de bord. Le même principe devait être appliqué pour calculer la distance entre chaque blindé.



La coopération entre les unités de chars et d'infanterie s'avère indispensable en combat urbain. L'entraînement devrait permettre une communication parfaite lors des appuis mutuels pendant les phases de progression et lors de la désignation d'objectifs repérés.

En outre, les Russes ont assez vite équipé leurs blindés de plaques de blindage additionnel et de grillages pour une meilleure protection, respectivement face aux roquettes RPG et aux cocktails molotov (réf. 25, 217).

Pour un engagement en zone urbaine, les véhicules blindés devraient être systématiquement équipés d'un « kit de protection » adapté à la menace.

En 1999-2000, les Russes se sont montrés encore plus frileux pour l'emploi des blindés en ville. Ils n'ont pas été utilisés lors de l'attaque initiale comme ce fut le cas en 1994-1995. Au lieu de monter à l'assaut des positions défensives tchéchènes, les forces fédérales choisirent d'envoyer des unités de reconnaissance et d'engager l'artillerie ou l'aviation sur les positions ennemies repérées (réf. 21).

L'engagement de blindés en zone urbaine ne va pas de soi : il semble toujours devoir être soigneusement évalué en fonction de la nature de la menace et des caractéristiques du milieu urbain considéré (largeur des rues, obstacles, champs de tir...).

L'emploi des hélicoptères

Les appuis feux fournis aux unités au contact par les hélicoptères russes ont semble-t-il été nombreux et ils auraient contribué au renforcement du moral des troupes au contact.

Parfois ces hélicoptères ont été engagés en superposition des unités au sol, en utilisant les immeubles comme masques, dont ils surgissaient pour effectuer des salves fugaces.

Néanmoins à cause de la menace sol-air, ils ont surtout été engagés à distance de sécurité à partir de la périphérie de la ville et ils se sont rarement aventurés sur les grandes avenues (réf. 11, 217).

■ ■ ■ COMBAT INDIRECT



Lors des deux batailles de Grozny, l'emploi de l'artillerie et des feux air-sol a été intense : il a cherché à compenser la « piètre » performance de l'infanterie. Les forces russes effectuèrent de véritables manœuvres des feux indirects pour détruire les positions tchéchènes.

Cependant, la limitation des dégâts collatéraux ne semble jamais avoir été vraiment une préoccupation des Russes, malgré leurs déclarations sur la meilleure « précision » de leurs tirs indirects par rapport aux batailles précédentes.

Grozny est restée en fait une « zone de tir libre » (réf. 21).

Mais c'est surtout en 1999-2000 qu'a été constaté un meilleur emploi des feux. Le colonel-général Mikhaïl Karatuyev, chef des troupes des missiles et de l'artillerie des forces fédérales, a déclaré que les succès des troupes russes étaient dus à l'introduction de trois mesures (réf. 21) :

- Chaque compagnie de combat était appuyée par une batterie d'artillerie sous son commandement direct. Pour la première fois dans la pratique, l'armée russe préféra l'adaptation des unités sol-sol aux unités au contact à la centralisation traditionnelle des feux. La mise en œuvre d'une « boucle courte » entre les unités appuyées et leurs appuis a contribué à l'emploi actif, responsable et efficace de l'artillerie. En effet en 1995, les délais occasionnés par des tirs centralisés permettaient souvent à la cible de se mouvoir avant que la mission de feu ne puisse être accomplie.
- Les tirs au plus loin furent privilégiés, contre des positions rebelles éloignées des troupes russes, afin de limiter les tirs fratricides.
- L'appui topographique et météorologique fut mieux organisé et mieux pris en compte pour accroître la précision et l'efficacité des tirs.

En combat urbain, la rapidité de réaction face à un ennemi fugace, ainsi que la précision des feux (tout autant pour limiter les risques de tirs fratricides que les dégâts collatéraux), apparaissent plus importants que l'effet de masse. C'est pourquoi, l'adaptation d'unités sol-sol aux sous-groupements tactiques interarmes (SGTIA), voire aux détachements interarmes, semble être préférable à une centralisation des feux.

■ ■ ■ COMMUNICATION OPÉRATIONNELLE

Gagner la guerre de l'information

En 1994-1995, de nombreux journalistes se trouvaient dans la zone des combats et les Russes n'ont rien fait pour les contrôler. Les rebelles ont pu alors accorder de nombreux interviews. Ils ont organisé de véritables pièges médiatiques en montrant les Russes tirant sur des hôpitaux ou des écoles préalablement occupés par des combattants tchétchènes qui avaient engagé le combat avant de s'esquiver (réf. 11, 25). De même, les forces fédérales ont été surprises de constater de quelle manière les Tchétchènes ont utilisé les téléphones cellulaires, les radios locales, les stations de télévisions improvisées, les caméscopes légers, ainsi qu'Internet, pour diffuser leur version de la guerre en vue de gagner la « guerre de l'information » (réf. 25). De fait, les responsables russes ont admis que dès le début de la bataille, ils avaient perdu le contrôle de l'information et qu'ils ne l'avaient jamais repris. La communication opérationnelle a donc échappé aux Russes qui ont fait les frais d'une excellente campagne de désinformation tchétchène.

Cette manipulation a bien fonctionné puisque les Russes sont globalement apparus sur la scène médiatique internationale comme des forces brutales, écrasant dans le sang une résistance tchétchène désespérée.

De même, les Tchétchènes ont réussi à désarmer moralement une bonne partie de l'opinion publique en Russie. En effet, les images montrant des soldats russes affamés, souffrants et terrorisés apparaissaient régulièrement dans tous les médias. En outre, à cette époque les Russes n'avaient pas élaboré une doctrine de sécurité intérieure. Les raisons du conflit avaient été mal expliquées et donc mal comprises par l'opinion publique russe et internationale. Cela a rendu encore plus difficile l'acceptation des fortes pertes humaines et des premiers échecs (réf. 25).

Un contrôle étroit

En 1999-2000, Les Russes ont redoublé d'efforts pour contrôler les médias et diffuser à leur tour leur vision de la guerre à l'opinion publique. L'accès aux combattants a été soumis à une accréditation et les journalistes devaient être escortés dans la zone des combats. Parallèlement, de nombreux témoignages de soldats et de cadres, qui soulignaient le bien-fondé des opérations, ont été diffusés. D'ailleurs, les officiels russes ont cessé d'employer le mot « guerre », pour parler d'opération de contre-terrorisme (réf. 21, 23). Il est vrai que la vague d'attentats qui avait frappé la Russie les années précédentes, renforçait la réceptivité de l'opinion publique. Enfin, le contrôle des médias a été formalisé en décembre 1999 à travers le mécanisme de la Résolution 1538 promulguée par le Président de la Fédération de Russie qui créait le Centre Russe d'Information dont le travail était de filtrer l'information avant de la donner aux médias de masse et de contrôler la dissémination de l'information étrangère (réf. 21, 220).

Cependant, même si tous les rapports de presse qui pouvaient saper le soutien à la guerre étaient systématiquement censurés, le gouvernement russe n'a pu empêcher la diffusion d'informations

favorables aux rebelles tchéchènes sur le réseau Internet (réf. 11, 21, 220). Malgré toutes les précautions, avec l'enlisement de la guerre en Tchétchénie, les communiqués officiels trop optimistes ont peu à peu perdu de leur crédibilité. Des soldats de retour du front ont pu décrire la réalité des combats et donner encore plus d'impact aux arguments du mouvement des « mères de soldats » qui ont publié leur propre comptabilité dans un journal populaire *Nezavisimaya Gazetta* (réf. 11).

Pourtant, le contrôle étroit des médias par le pouvoir russe, qui porte atteinte à la liberté de la presse, n'a cependant pas provoqué à ce jour de plaintes sérieuses. En effet, à quelques exceptions près, les journalistes russes ont accepté la gestion des médias par l'armée et la version officielle lorsqu'elle était plausible. Peut-être ce contrôle a-t-il permis de conserver le soutien de la majorité d'une opinion publique russe traditionnellement fataliste, malgré la montée du scepticisme vis-à-vis des communiqués officiels (réf. 11, 220).

La communication opérationnelle paraît indispensable dans les conflits contemporains pour gagner la « guerre de l'information » face à un ennemi irrégulier qui en perçoit les enjeux et qui maîtrise souvent les médias modernes (en particulier, Internet). Cette COMOPS devrait notamment contribuer à conserver le soutien de l'opinion publique et à contrer la propagande des insurgés. Néanmoins, elle doit être mise en œuvre avec prudence pour rester crédible dans la durée.

ANNEXES



■ ■ ■ ANNEXE 1 : CARTES

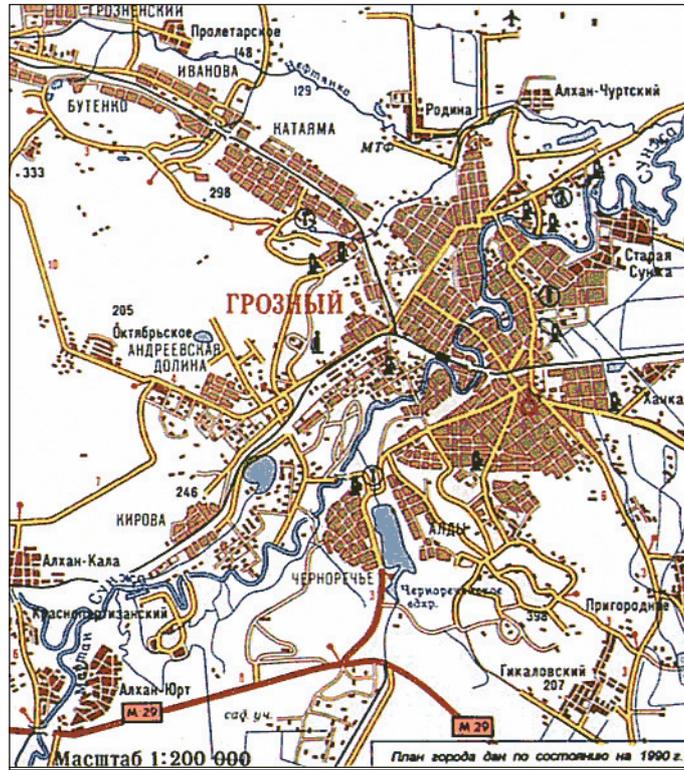
LES RÉPUBLIQUES DE LA FÉDÉRATION DE RUSSIE



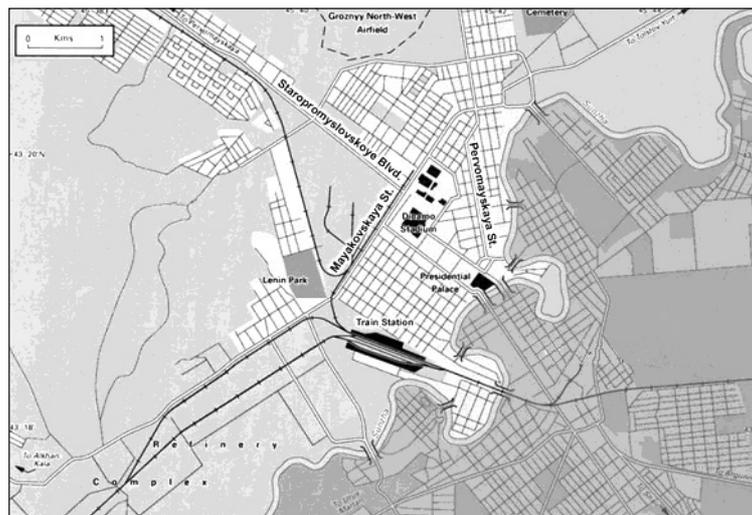
TCHÉTCHÉNIE



GROZNY



CENTRE VILLE



■ ■ ■ ANNEXE 2 : BILAN SANTÉ

LOCALISATION DES BLESSURES ET COMPARATIF À TRAVERS LE TEMPS (EN %)

Localisation des blessures	2 ^{ème} Guerre Mondiale (blessés soviétiques)	Vietnam (blessés américains)	Afghanistan (blessés soviétiques)	Tchéchénie-1994-1995 (blessés russes)
Tête et nuque/cou	19.0	21.0	15.7	24.4
Poitrine	9.0	5.0	12.2	8.6
Abdomen	5.0	18.0	7.1	2.3
Bassin	-	-	3.8	1.6
Membres supérieurs	30.0	20.0	26.3	27.3
Membres inférieurs	37.0	36.0	34.9	35.8

GRAVITÉ DES BLESSURES EN TCHÉTCHÉNIE 1994-1995

	Blessures légères	Blessures moyennement graves	Blessures graves
Tête	32.9	28.3	38.8
Cou, nuque	37.9	32.5	29.6
Colonne vertébrale	9.7	19.9	70.4
Poitrine	29	34	37
Abdomen	34.7	31.5	33.8
Membres supérieurs	48.3	15.2	36.5
Membres inférieurs	47.5	24.5	28
Total	42	26.9	31.1

■ ■ ■ ANNEXE 3 : SOURCES

1. Ouvrages spécialisés sur les combats en Tchétchénie

11. «*Russia 's Chechen wars 1994-2000 lessons from urban combat* ». Olga Oliker -RAND corporation - 2001.

12. «*Russo-Chechen conflict, 1800-2000 a deadly embrace* ». Robert Seely - 2001.

2. Revues spécialisées et articles sur les questions de défense

21. Fort Leavenworth Military Review – Juillet - Août 2000 : «*Urban Combat Lessons Learned*». Timothy L. Thomas - US Army Foreign Military Studies Office.

22. JANE'S Intelligence Review - Février 1995 : «*Who's who in the Chechen operation*».

23. JANE'S Intelligence Review - Décembre 1999 : «*The Russian Army in Chechnya*».

24. JANE'S Intelligence Review - Février 2001 : «*Chechen rebels hone tactics for long haul* ».

25. Fort Leavenworth Military Review - 1999 : «*The Battle of Grozny: Deadly Classroom for Urban Combat* ». Timothy L. Thomas - US Army Foreign Military Studies Office.

26. Dépêches de la Défense nationale du Canada - volume 9 (n° 2) - mai 2002.

27. US CALL - 1995 : «*The battle for Grozny and the battle for Shugart-Gordon : similarities and differences* ». Lester.W.Grau – US Army Foreign Military Studies Office.

28. Revue Défense nationale - n°12-2002 : «*L'armée russe à l'aune des campagnes tchétchènes* ». par Cyrille Gloagen.

29. Questions internationales - n°9-2004 : «*La Tchétchénie : entre guerre traditionnelle et guerre asymétrique* ».

210. Baltic Defence Review - n° 2-1999 : «*The battle(s) of Grozny*».

211. Les dossiers du GRIP - 1996 : «*La prise de décision en matière de sécurité en Russie: enseignements de la guerre en Tchétchénie* ». J. Sapir.

212. Russian Federation Military Review - novembre 2003 : «*Insurgent Groups in Chechnya* ». Colonel S.A. Kulikov .

213. Journées de l'arme blindée en 2004 : «*Les blindés russes à Grozny* ». Colonel Yakovleff - École de l'arme blindée cavalerie.

214. US Army Foreign Military Studies Office - Fort Leavenworth - Octobre 1999 : «*Soft Log and Concrete Canyons: Russian Urban Combat Logistics in Grozny*». Lester W. Grau et Timothy L. Thomas -

215. US Army Foreign Military Studies Office - Fort Leavenworth - Juillet 1996 : «*Urban Warfare Communications: A Contemporary Russian View*». Lester W. Grau.
216. US Army Medical Department Journal – Janvier / Février 1998 : «*Handling the Wounded in a Counter-Guerrilla War: the Soviet/Russian Experience in Afghanistan and Chechnya*». Lester W. Grau et Dr. William A. Jorgensen - US army Foreign Military Studies Office, Fort Leavenworth.
217. INSS Strategic Forum – n°38 / Juillet 1995 : «*Changing Russian Urban Tactics: The Aftermath Of The Battle For Grozny* ». Lester W. Grau – US Army Foreign Military Studies Office - Fort Leavenworth.
218. US Army Foreign Military Studies Office - Fort Leavenworth - Avril 2000 : «*Russian Lessons Learned From the Battles For Grozny*». Lester W. Grau et Timothy L. Thomas.
219. US Army Foreign Military Studies Office - Fort Leavenworth - Août 2000 : «*A ‘Crushing’ Victory: Fuel-Air Explosives and Grozny 2000*». Lester W. Grau et Timothy L. Thomas.
220. US Army Military Review – Juillet - Août 2000 : «*The second Chechen War : The Information Component* ». Emil Pain.

3. Sites internet

31. www.rand.org
32. www.globalsecurity.org
33. www.armyapp.dnd.ca
34. www.time.com

4. Articles de presse non-spécialisée

41. Moscow Times du 10 avril 2003 : «*The elite’s feeling the Heat*». Pavel Felgenhauer.
42. L’Express du 19 janvier 1995 : «*Des voix dans les décombres* ». Vincent Hugueux et Alla Chevelkina.
43. L’Express du 21 juin 2006 : «*Retour dans Grozny normalisée* ». Sylvaine Pasquier et Alla Chevelkina.